

2,90 € - 3,36 CHF ■ n° 3854
11 juin 2020

reforme.net

Réforme

HEBDOMADAIRE PROTESTANT D'ACTUALITÉ



Spécial Jacques Ellul

Réforme publie un long **INÉDIT** issu de
l'Éthique de la sainteté, à paraître prochainement

LA MALADIE, LA LIMITE ET LE CHOIX CHEZ JACQUES ELLUL

CONTRIBUTIONS DE :

SAMUEL AMÉDRO

P. 8-9

MARC BOSS

P. 12-13

PATRICK CHASTENET

P. 10-11

DANIEL FREY

P. 12-13

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

P. 16

STÉPHANE LAVIGNOTTE

P. 10-11

FRÉDÉRIC ROGNON

P. 6 À 9

NATHALIE
LEENHARDT

Toujours aussi pertinent !

Il fut mon professeur. J'étais alors étudiante à l'Institut d'études politiques de Bordeaux et j'avais osé lui écrire, passionnée par son cours sur le rôle du politique dans la cité. Comment et pourquoi s'engager dans ce monde ? Comment se situer dans une société qui avait en partie fait fi des religions ? Ces questions me taraudaient, déjà. Si l'audace de cet acte montrait une jolie confiance en l'homme qu'il était, plus étonnant encore est le fait qu'il m'ait répondu. J'ai perdu, hélas, cette longue lettre, sans doute difficile à déchiffrer, comme le dit son fils. Je me souviens avoir été portée par cette idée forte : les chrétiens ont à prendre leur part dans ce monde-ci. Une question à remettre indéfiniment sur la table, comme on le lit aujourd'hui dans nos pages.

C'est pourquoi je fus d'autant plus heureuse quand Yves Ellul nous a offert un texte inédit de son père. Quelle opportunité de revenir sur la pertinence de sa pensée, dans un monde confiné puis déconfiné ! Nous avons donc demandé à des philosophes, théologiens, essayistes et politologues de commenter ce texte. Pour tous, Ellul fut un ami, un compagnon de route ou un stimulateur de la pensée. Plus tard, d'autres, des femmes s'exprimeront sur notre site. Ellul reste incontournable, indéniablement, puisque sur de nombreux sujets il fut un précurseur, un visionnaire. Regardez ce qu'il écrit dans ce texte inédit sur « la limite », et qui résonne si fortement dans un monde qui rejette la finitude et la mort, qui rêve de transhumanisme et d'éternité. Mais ce qui reste tout aussi frappant dans son parcours fut son engagement, sa capacité à mettre en actes ses fulgurances intellectuelles. Cet écologiste avant l'heure fut le défenseur de la côte aquitaine, préservée jusqu'à ce jour du béton. Ce protestant engagé dans son Église voulait la révolutionner. Cet homme de foi et d'espérance se tenait aux côtés des jeunes en difficulté, à Bordeaux. Se mettre à l'écoute d'Ellul est pour nous une belle façon de se mettre, différemment, à l'écoute de l'Évangile. ■

Cet éditorial est en vidéo sur le site : reformen.net

Inédit de Jacques Ellul, « un travail de fourmi »

Yves Ellul avait déjà établi avec sa femme Danielle les textes de *Théologie et technique*. Pour une éthique de la non-puissance (Labor et Fides, 2014). Il revient ici sur le travail d'édition qu'il mène sur un autre manuscrit de son père, inédit, *Éthique de la sainteté*.

Quelle a été la genèse de ce projet ?

Ce texte, je le connaissais depuis longtemps, je ne m'en suis jamais séparé. Jusqu'à ces derniers mois, il était dans un tiroir. Mon père a toujours considéré que l'éthique chrétienne se divisait en trois volets : une éthique de la liberté, car sans liberté il ne peut exister de responsabilité ; une éthique de la sainteté ; et enfin une éthique de l'amour. L'essentiel de cette *Éthique de la sainteté* a été rédigé, mais le manuscrit n'a jamais été présenté à un éditeur. Ce dernier aurait probablement demandé des coupures, des notes correctement écrites, etc. Or, à l'heure actuelle, c'est encore un vrai chantier.

La première étape concerne le manuscrit en tant que tel. Mon père écrivait à la plume Sergent-Major, et il faut parfois relire ses pattes de mouche à la loupe. Certaines pages sont reliées entre elles par des bouts de scotch qui ont vieilli

et se sont décollés. Il est nécessaire de les replacer dans le bon ordre. J'en suis encore à taper à l'ordinateur ce manuscrit, et le résultat commence à prendre forme. C'est un long travail, car il s'agit tout de même d'un bon millier de pages... Mais le confinement m'a décidé à l'entreprendre.

Quels autres défis rencontrez-vous ?

L'organisation des notes de bas de page, sans nul doute ! C'est un vrai travail de fourmi : mon père les a rédigées de façon très approximative. Parfois, il ne s'agit que d'un nom, bien souvent celui d'un parfait inconnu. Il faut donc se renseigner sur cette personne, puis retrouver à quel livre ou à quel article la note fait référence, sachant que, parfois, il s'agit d'un auteur s'exprimant dans une langue étrangère, depuis un pays étranger. Ma femme m'aide beaucoup dans cette enquête policière pour établir ces notes, comme nous l'avions fait pour *Théologie et technique*.

En quoi cet inédit de Jacques Ellul reste-t-il, selon vous, d'actualité ?

J'ai été assez frappé, à la relecture de ces textes, de constater que, sur un certain nombre de sujets, Jacques Ellul semble avoir anticipé les grands débats de

société actuels. Je pense notamment à la notion de seuil et de limite, soit l'idée qu'il ne peut y avoir de croissance infinie dans un monde aux ressources finies.

Je note aussi, sur un plan plus théologique, le considérable travail de compilation qu'il a effectué sur la question de la sainteté. Il insiste sur la catastrophe, selon lui, qu'a été l'acculturation grecque à ce sujet, et prône un retour à la sainteté première du peuple d'Israël.

Quel regard portez-vous sur la postérité de sa pensée ?

À la mort de mon père, en 1994, je pensais qu'il serait rapidement oublié, comme le sont de nombreux intellectuels. J'ai donc été surpris de constater la résurgence de sa pensée depuis quelques années, une pensée perçue comme fondatrice pour le façonnement intellectuel de certains penseurs contemporains, qui s'en réclament. Cette pensée, enfin, a influencé, semble-t-il, des personnes sur un grand nombre de sujets différents, comme l'explique très bien Frédéric Rognon dans son ouvrage *Généralisations Ellul. Soixante héritiers de la pensée de Jacques Ellul* (Labor et Fides, 2012). Bref, je pense qu'on n'en a pas encore fini avec Jacques Ellul ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR L. F.

EXTRAIT

• Ellul par lui-même, la jeunesse •

Étant donné le rôle que j'ai joué par la suite dans l'Église réformée, on se demandera peut-être ce que pouvait être ma formation religieuse. Je dirais que dans mon enfance, je n'en ai eu en réalité aucune. Je n'en ai eu aucune parce que mon père, qui était fort intelligent et cultivé, était tout à fait voltairien, aux deux sens du mot, c'est-à-dire extrêmement critique à l'égard de tout ce qui était religion, convaincu que tout cela était des mythes, des contes et des fables pour les enfants, mais en même temps tout à fait libéral, c'est-à-dire considérant qu'il n'avait le droit de contraindre son fils ni dans un sens ni dans l'autre. Par conséquent, il ne voulait pas que je reçoive d'instruction religieuse mais il n'était pas opposé à ce que j'aie une certaine connaissance des questions du christianisme. Il avait été élevé dans la religion orthodoxe grecque et bien entendu, le fait qu'il n'y avait pas d'orthodoxes grecs à Bordeaux ne lui facilitait pas les contacts religieux. Ma mère au contraire était une chrétienne très profondément convaincue. Elle était protestante mais par fidélité à l'égard de son mari, par respect de sa volonté, elle ne m'en a jamais rien dit. Toujours par respect pour son mari, elle n'allait pas au temple, quoiqu'elle fût très profondément croyante. C'est seulement lorsque j'ai été amené beaucoup plus tard à lui poser quelques questions, qu'elle y a répondu et m'a révélé qu'elle était chrétienne. Par conséquent, je n'ai pas eu à l'origine de formation religieuse. Il y avait simplement une Bible à la maison et cette Bible se trouvait parmi les rares livres que nous possédions, car nous étions pauvres et je n'avais pas de bibliothèque à ma disposition. C'est quelque chose qui a beaucoup marqué mon enfance

et ma culture et qui très souvent m'a permis de comprendre la situation des étudiants pauvres. En effet, il y a une différence considérable, même lorsqu'on a vécu dans un milieu intellectuel, entre celui qui a eu à sa disposition une bibliothèque familiale et celui qui n'a jamais eu un livre. Tous les livres que j'ai eus, je les ai achetés moi-même. Ce qui fait que, comme je le dis parfois à des amis sur le mode ironique, je savais tout ce que l'on apprenait au lycée, parce que j'étais très bon élève, mais en dehors de cela, je ne savais rien. Par exemple en littérature française, les programmes s'arrêtaient à Leconte de Lisle et je peux dire que je savais tout jusqu'à Leconte de Lisle. Mais quand j'entendais des amis qui parlaient de Proust, qui parlaient de Gide, j'ignorais jusqu'à leurs noms. Je ne savais pas de quoi il s'agissait. Personne n'en avait jamais parlé autour de moi alors que c'était tout de même très important pour la formation d'un jeune. Un autre élément familial fondamental, c'est que ma mère était artiste-peintre. Elle donnait des leçons de dessin et de peinture et cela faisait partie des modestes ressources de la famille. Je crois qu'elle était un très bon peintre. Si elle avait eu la possibilité d'exposer dans des musées ou dans des galeries, elle aurait certainement réussi. J'ai ainsi reçu une certaine formation artistique, mais exclusive, car jamais je n'entendais de musique. Je crois que lors du premier concert auquel j'ai assisté, à vingt-trois ou vingt-quatre ans, j'ignorais ce qu'était la musique. Je n'ai d'abord rien compris parce que je n'y avais pas été formé. En revanche, j'ai été formé visuellement, aux couleurs, aux formes, et je m'y connais assez bien en peinture. ■

LA TABLE RONDE (2008)



La limite, le choix et Dieu

RÉFORME PUBLIE UN INÉDIT DE JACQUES ELLUL.

Cet extrait est issu de *l'Éthique de la sainteté*, un ouvrage inédit du grand théologien protestant qui sera prochainement publié. Il devait constituer le deuxième volet d'une trilogie, entamée avec *l'Éthique de la Liberté* (1973-1984) et qui aurait dû se clore avec *l'Éthique de l'amour*, resté à l'état de projet.

Troisième exemple, l'excès de médicalisation. Nous sommes là aussi en présence d'un seuil qui a été franchi et le processus engendre maintenant des effets inverses de ceux espérés. Soigner des maladies est bien, faire progresser la connaissance des maladies est bien. Vouloir épargner une souffrance extrême est bien. Mais parler de droit à la santé devient absurde. Et nous avons atteint ce point de retournement à tous les niveaux: la connaissance excessive détecte des maladies, là où le souffrant pouvait parfaitement vivre avec, et il n'y avait pas lieu de le soigner. La croissance du nombre des moyens de détection et d'analyse d'une part, des médicaments d'autre part, a produit ce fait remarquable que c'est la médico-pharmacie qui maintenant provoque la maladie: soit en faisant prendre conscience à quelqu'un qu'il est malade, soit en produisant les fameuses maladies iatrogènes (10% des lits d'hôpitaux en France sont occupés par des malades dont la maladie est provoquée par l'excès de médicaments), sans parler de l'effondrement psychique, de l'anxiété, de la moindre résistance et de la souffrance qui sont généralisés, c'est-à-dire un amoindrissement de la personnalité, du fait de l'excès de soins. Et finalement, l'appareil est devenu tellement énorme qu'il ne peut plus être supporté économiquement, ni par les individus ni par la collectivité. Quand la croissance des soins aboutit à la faillite économique de la société, on doit reconnaître là aussi un phénomène de seuil.

Phénomènes de seuil

Et pour donner un dernier exemple de ce que sont les seuils, je rappellerai les célèbres principes de Parkinson et de Peter, sans commentaires. Le principe de Parkinson, c'est que les organismes de gestion tendent à croître au fur et à mesure que l'objet à gérer tend à disparaître (autoengendrement administratif). Le principe de Peter: dans une hiérarchie, chaque élément tend à monter et gravir des échelons jusqu'à ce qu'il ait atteint son niveau d'incompétence. Ce sont deux phénomènes de seuil tout à fait remarquables et parfaitement démontrés. On peut dire en terminant que le seuil existe comme la finitude du fait même de la structure du milieu et des organismes, mais ils n'apparaissent que

lors d'interventions d'un organisme sur le milieu. Il s'agit donc de réalités tout le temps changeantes, et il faut être en éveil pour discerner à quel moment, dans chaque type d'opération, nous avons à respecter une finitude et quand nous avons atteint un seuil. Là commence à se poser la question des limites.

La question de la limite

La limite est d'un autre type que ce que nous avons vu jusqu'à présent, car elle est volontaire. Elle est posée par un acte libre de l'homme, une décision qui ne s'impose ni par une contrainte objective ni par suite des résultats d'une action. La limite, c'est ce que l'homme décide de ne pas outrepasser. Il y a alors un jugement qui n'est ni de nécessité ni d'utilité. Elle ne résulte pas d'un calcul RCB (Residual Cancer Burden, charge tumorale résiduelle en français, ndlr), par exemple, ni d'une évaluation d'opportunité. C'est un jugement de modèle éthique. La limite borne, délimite un domaine, ou bien elle empêche une action que l'homme s'interdit de faire. En deçà de la limite, l'homme reste libre, mais il décide de lui-même qu'il ne transgressera pas cette limite qui est artificielle, puisque c'est bien l'homme qui l'a fixée de lui-même. Cela renvoie à la question du Bien et du Mal, du «*il faut - il ne faut pas*», mais non pas envisagée sous son aspect religieux, métaphysique, etc., envisagée dans le concret, le positif de la décision prise par l'homme et qui le fait responsable. L'exemple type est le «*Tu ne tueras pas*». Si l'on se réfère à la théorie de l'agression de Lorenz (dont, à mon avis, l'essentiel demeure malgré les critiques actuelles!), il faut reconnaître que les réflexes inhibiteurs de l'agression envers les êtres

« La limite borne, délimite un domaine, ou bien elle empêche une action que l'homme s'interdit de faire »

de même espèce, réflexes inhibiteurs qui sont proportionnés à la puissance meurtrière de l'animal (très forts chez le lion, très faibles chez l'antilope...), ces réflexes inhibiteurs de l'agression sont faibles chez l'homme parce que celui-ci en tant qu'être naturel est très faible, très peu dangereux, ongles, dents, mains



Jacques Ellul en 1978

ne sont pas d'une efficacité agressive extrême. Or, tout a changé lorsque cet homme a commencé à se fabriquer des armes artificielles. Il est devenu dangereux effectivement et non seulement pour sa défense et l'entourage animal, mais aussi pour les autres hommes...

Le frein et la volonté

Dès lors, il a fallu que l'homme lui-même décide de poser un frein «*artificiel*», un obstacle à sa possibilité de destruction des autres. Et ce fut une règle non pas imposée par la «*nature*», mais posée volontairement par l'homme sans qu'il y ait de sanction naturelle, ni automatique. Si l'homme transgresse cette règle, il ne peut y avoir d'autre sanction que celle-là même que l'homme va infliger, là encore de façon artificielle et arbitraire. Il n'était pas évident que celui qui tue doive être tué à son tour. Mais voici que de plus en plus souvent des anthropologues estiment que l'homme ne se révèle pleinement homme qu'à partir du moment où justement il a posé cette règle, ce principe, cette limite, affirmant à la fois le caractère

«*sacré*» de la vie et l'autolimitation de ce qui lui serait normalement possible. Donc, une décision qui va à l'encontre de ce que «*naturellement*» il pourrait faire. Cette décision de poser une limite fait partie de cet artificiel qui est spécifique de l'homme, mais un artificiel qui tend à mesurer, à limiter l'action envahissante ou dangereuse de cet homme. Toute règle morale, sociale ou politique est de ce type-là. Le modèle étant effectivement le «*Tu ne tueras pas*». Dès lors, il ne s'agit en rien d'une observance de la Nature ou d'un retour à la Nature. À moins de croire que l'impératif de ne pas tuer est inscrit dans le cœur de l'homme dès son apparition, ce qui est purement conjoncturel et arbitraire: rien, sauf l'homme, ne dit qu'il ne faut pas tuer. Caïn a tué en toute innocence, et ce n'est qu'après que Dieu le questionne, qu'après que Dieu annonce qu'il sera puni, et qu'après qu'il est proclamé que celui qui tuerait Caïn serait puni sept fois. Le texte de la Genèse ne nous fournit pas une leçon de morale, Dieu ne renvoie pas Caïn à une règle qui serait inscrite dans sa nature... ▶▶▶

© ULF ANDERSEN / AURIMAGES VIA AFP



La croissance, ses mythes et ses

►►► SUITE DE L'INÉDIT DE JACQUES ELLUL.

Ainsi, ce n'est pas une observation de la nature de l'homme qui permet de découvrir ce commandement, ce n'est pas un retour à la nature générale, où nous assistons au meurtre sans fin. Chacun mange l'autre. Il s'agit bien d'une création de l'homme qui à la fois découvre et décide ce qui est bien et mal. Et toute éthique doit être construite sur ce modèle de l'origine du « *Tu ne tueras pas* », mais ce qui me paraît spécifier l'humain, c'est justement cette possibilité qui lui est donnée de se fixer lui-même des limites. Là est sa singularité parmi les autres animaux. Cela est un aspect de ce qui subsiste de l'image de Dieu.

Nous avons dit (après Barth!) souvent que l'image de Dieu, c'est le couple, l'amour dans le couple, mais justement, cela implique la possibilité de fixer des limites... par amour! Et c'est bien ce que l'Écriture nous montre de Dieu même, dont il nous est dit si souvent que, à l'égard de l'homme, il fixe lui-même des limites à sa puissance divine. Comment procède notre jeu des limites: il y a deux étapes, d'abord l'observation de ce que nous faisons, de l'action que nous menons, c'est un stade de prise de conscience, de capacité de regarder objectivement ce que nous faisons, sans y être impliqués intégralement.

De l'autolimitation

L'autolimitation de son action implique une critique impérative. Que l'on ne dise pas que c'est invention d'intellectuels: nous avons cent exemples de cet ordre chez les peuples dits primitifs, qu'il s'agisse de la limitation des naissances (ou de l'exécution des nouveau-nés) dans telles îles de Polynésie parce que les ressources ne sont pas suffisantes pour accroître la population, donc, arrêt de la croissance quand l'équilibre optimum est atteint, ou bien encore le respect minutieux des règles de chasse pour ne pas détruire le troupeau: il faut limiter le nombre de bêtes abattues pour assurer la reproduction du troupeau. Nous sommes bien là en présence de ce qu'en termes intellectuels nous appellerons: observation de l'action, critique de l'action, autolimitation. Ceci n'était pas intellectuel, mais aujourd'hui dans notre temps et avec notre éducation, nous sommes obligés de tout traduire par la voie intellectuelle.

Nous vivons un siècle rationnel, et nos fuites dans l'irrationnel ne sont que des fuites, en effet, qui ne permettent d'avoir aucun impact sur le pesant concret de notre monde. Donc pour poser les limites dans ce temps, il faut procéder par les deux étapes: observation, critique, et, de là, tirer l'impératif assurant

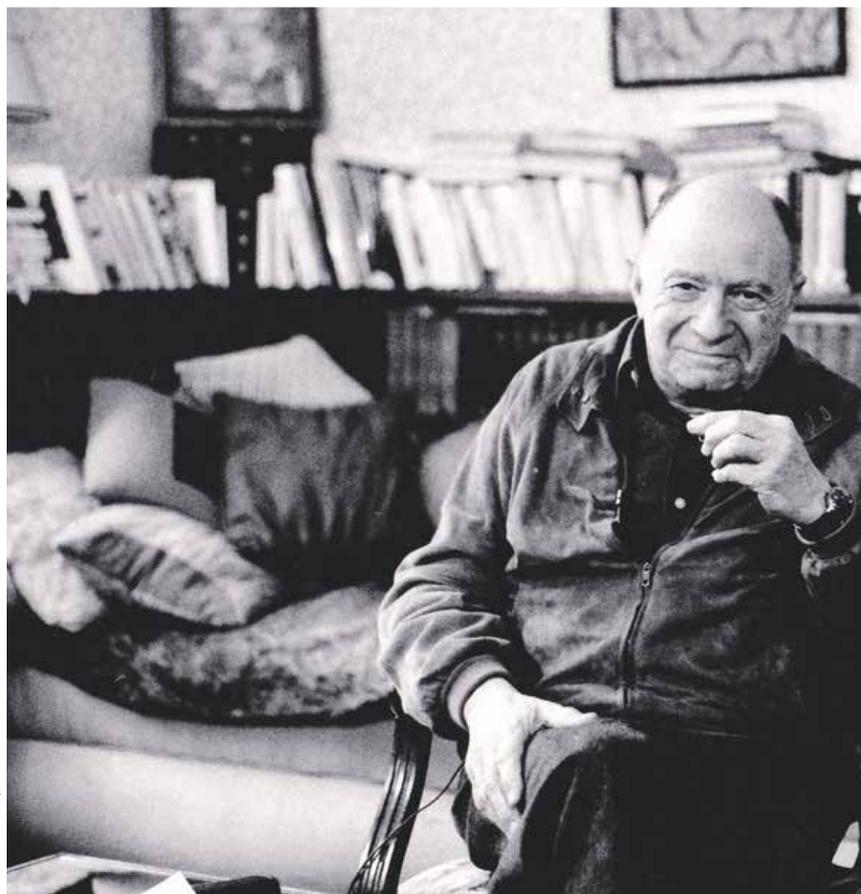
la survie et le bien. Dès lors, si nous nous référons à ce que nous avons dit dans les pages précédentes, les premiers domaines dans lesquels nous avons à poser des limites sont précisément ceux de la finitude et des seuils. Nous avons à poser maintenant comme limite volontaire ce qui était de l'ordre de la finitude parce que nous vivons dans un temps où nous avons la prétention de dépasser cette finitude, de ne plus la reconnaître.

Accepter la finitude

Notre folie moderne est justement de prétendre refuser cette finitude, de vaincre la maladie, toute maladie, de se reconnaître immortel (combien de fois lisons-nous que l'organisme est fait pour fonctionner indéfiniment, donc que ce qui serait la condition « normale » de l'homme c'est l'immortalité!), refuser la finitude de l'espace avec l'accélération des moyens de transmission et de transport, mais précisément, il me paraît essentiel de calculer, de critiquer ce que signifie une telle orientation vers l'illimité. La « conquête » de l'espace, l'occupation des mondes qui ne sont pas les nôtres... la formule même, constamment employée, de conquête dit bien ce qu'elle veut dire: il s'agit d'esprit de puissance, il s'agit d'accaparement, d'exploitation (et ici je dois rappeler que l'exploitation outrancière de la nature est exactement la même chose, à la même source que l'exploitation de l'homme par l'homme qui fait toujours frémir la gauche!).

Nous avons les moyens pour dépasser ce qui fut toujours la finitude de l'homme, et maintenant nous avons à décider si, oui ou non, il faut le faire, c'est-à-dire nous tracer des limites. « *Je suis maître de moi comme de l'univers* »: il apparaît que l'homme est bien plus encore devenu maître de l'univers, mais qu'il ne l'est en rien de lui-même. Nous avons maintenant à reconnaître cette finitude contre notre fascination de l'illimité, qui se traduit toujours par une fascination de la mort. Il faut que nous reconnaissons une bonne fois que nos ressources sont épuisables. Il faut poser comme principe, comme limite absolue, que l'on ne peut pas continuer une croissance infinie dans un milieu fini, que l'on n'a pas le droit de penser à tout utiliser, tout exploiter (les fameux nodules métalliques, la totalité de l'hydrogène de l'eau de mer, etc.).

Engagés sur cette voie de l'utilisation illimitée, nous sommes sur la voie de notre suicide collectif. Il faut retrouver la sagesse des indigènes de Polynésie ou des Indiens d'Amérique du Nord. Savoir s'arrêter à temps, et ne pas avoir l'obsession de la transgression de notre finitude. Il s'agit bien d'obsession, d'hy-



La recherche du Bien, pour Jacques ELLUL, réside dans « les limites que nous nous donnerons et à l'intérieur desquelles

bris, de passion démoniaque sous les froids calculs des ordinateurs et de leurs grands prêtres.

Critique de la concurrence

Il faut poser la limite à la concurrence démentielle des nations, de toutes les nations, quelles que soient leurs tendances politiques ou religieuses, vers

« Il faut poser comme principe, comme limite absolue, que l'on ne peut pas continuer une croissance infinie dans un milieu fini »

plus de puissance et d'agressivité. Il faut prendre conscience de ce que la vraie question de l'homme n'est précisément pas de sortir de sa finitude, ceci est une diversion illusoire, mais bien d'être homme, d'être « plein », que chaque homme, chaque individu puisse accéder au développement de toutes les virtualités de son être. Mais quand il est lancé dans la concurrence de puissance et d'exploitation, il peut tout sauf être

lui. La finitude, sa reconnaissance et son acceptation, est la condition même pour que l'homme soit homme. Et maintenant, il est justement appelé à l'être plus encore en décidant par lui-même de la limite qu'il va poser à sa lutte contre la finitude. Inutile de faire subsister par mille moyens artificiels le corps qui va mourir. Je dis bien subsister, non pas vivre. Subsister: étymologiquement « *se situer à un niveau inférieur* », une « *sous-vie* ». Une première limite est aujourd'hui (en fonction de la prise de conscience et de la critique) le refus radical de l'outrepassement de la finitude.

Reconnaître les seuils

Et nous avons à faire exactement la même démarche en ce qui concerne les seuils. Car une des choses stupéfiantes, malgré toutes les expériences contraires, c'est le refus de l'homme moderne de prendre conscience de ces retournements. Nous sommes une société de gaspillage général parce que, justement, nous ne savons plus reconnaître les seuils. On augmente la production, passionnément, des fruits, alors que l'on sait qu'il faudra les jeter. On se

À PARAITRE

► Jacques Ellul,
*Les combats de la
liberté, Labor et Fides*



limites passés au crible



il sera possible de vivre »

lance dans l'agroalimentaire alors que l'on sait que c'est une production inacceptable. On continue à construire des grands ensembles alors que l'on sait la relation à la délinquance. On continue à faire des routes alors que l'on sait que cela ne résout en rien les problèmes de circulation. Je peux donner mille exemples. Nous refusons de prendre conscience de l'existence de ces seuils.

Se poser la bonne question éthique

Alors, il faut que nous en arrivions à poser volontairement des limites. Il faut procéder à la critique totale de toutes nos notions dans le monde moderne. Pour que nous cessions d'être dominés par de faux impératifs (rendement, concurrence, consommation, etc.) qui conduisent à l'inverse de ce que nous voulions.

Actuellement, la question éthique du monde est celle-là, et pas du tout les grands principes de justice, de droit, de fraternité, de légitimité, de souveraineté nationale, de lutte de classe, d'autodétermination, etc. Car c'est de cette question éthique que tout le reste dépend. Si nous

traçons les limites, par acceptation de notre finitude et reconnaissance des seuils, alors les autres questions que nous venons de citer redeviennent possibles, alors que, dans l'hybris de notre déchaînement, toutes ces questions sont en même temps dévaluées et insolubles. La recherche du Bien aujourd'hui n'est ni morale ni politique, elle est strictement dans la recherche des limites que nous nous donnerons et à l'intérieur desquelles il sera possible de vivre. Étant donné les moyens que nous avons, toute tentative de l'hybris est le Mal absolu. Prométhée ne doit en rien être le modèle des temps modernes. Prométhée n'est pas le sublime exemple de l'Homme, c'est un imbécile. Si l'humanité avait suivi sa voie, il y a longtemps qu'elle aurait disparu : ce que nous risquons!

JACQUES ELLUL

► **Post-scriptum.** Cet extrait provient d'un chapitre sur l'actualité d'une éthique de la sainteté, donc d'un engagement libre et collectif autant qu'individuel. Pouvons-nous rêver d'une parole qui ne soit pas condamnée au domaine privé ?

YVES ELLUL

PRINCIPAUX OUVRAGES

Le Système technicien

Cet essai, publié en 1977, est la clef de voûte de la trilogie *La Technique – Le Système technicien – Le Bluff technologique*. La technique, pour Ellul, constitue le facteur déterminant de la société. L'informatique, en unifiant tous les sous-systèmes (téléphonique, aérien, de production et distribution d'énergie, etc.) a fait d'elle un tout organisé, lequel vit à l'intérieur de la société,



la modèle, l'utilise, la transforme. Mais ce système, qui s'auto-engendre, est aveugle. Il ne sait pas où il va. Et il ne corrige pas ses propres erreurs. ■

► **Le Système technicien**, Cherche midi, 2012, 3^e éd., 337 p.

Éthique de la liberté

L'éthique de la liberté vise non pas à résoudre des problèmes mais à aider à mieux les poser par une confrontation entre ce que nous pouvons comprendre du texte biblique et ce que nous vivons concrètement dans notre société technicienne. Pour Jacques Ellul, la liberté est la vie chrétienne même et doit s'incarner dans un agir individuel spécifique. Car la liberté chrétienne est orientée par l'amour, celui de Dieu, qu'il s'agit de glorifier, et de mon prochain, qu'il s'agit de servir. ■



► **Éthique de la liberté**, Labor et Fides, 2019, 720 p.

La Subversion du christianisme

« La question que je voudrais esquisser dans ce livre est une de celles qui me troublent le plus profondément. Elle me paraît, dans l'état de mes connaissances, insoluble et revêt un caractère grave d'étrangeté historique. Elle peut se dire d'une façon très simple : comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverses de ce que nous lisons dans la Bible [...] ? » ■



► **La Subversion du christianisme**, La Table Ronde, 2019, 4^e éd., 328 p.

Le Bluff technologique

Cet ouvrage est la synthèse de la réflexion consacrée par Jacques Ellul à la technique. Écrit avant l'explosion informatique et communicationnelle des années 1980, il en anticipe l'arrivée, les utopies et les déconvenues. Plaidant pour une technique au service de l'homme contre une société qui asservit l'individu à une



multiplicité de gadgets, il démonte avec minutie et conviction les arguments qui font de la technologie une fatalité. ■

► **Le Bluff technologique**, Hachette, 2012, 3^e éd., 748 p.

Sources de l'éthique chrétienne

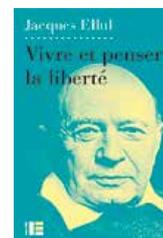
En dialogue avec Barth, Luther ou Ricœur, Jacques Ellul aborde le rapport entre dogmatique et éthique ; la compréhension de la Bible comme un livre, non pas de réponses, mais de questions ; « l'analogie de la foi » comme grille de lecture des textes bibliques ; une approche dialectique du rapport entre Loi et Évangile ; la thèse d'une éthique sans obligation ni sanction ; le statut de l'amour dans l'éthique ; et le rapport entre relations longues et relations courtes. ■



► **Les sources de l'éthique chrétienne : le vouloir et le faire**, Labor et Fides, 2018, 310 p.

Vivre et penser la liberté

Ces écrits sur la liberté, pour moitié inédits, fournissent un panorama de la vie et de la pensée d'un homme à la fois entier et aux multiples facettes. Le professeur de droit et l'historien, l'intellectuel et le chrétien délivrent un message commun : la liberté, en réclamant toutes les libertés, se coupe de son origine (Dieu le Libérateur), de son cadre (le commandement de Dieu) et de son but (manifeste l'amour). Plus que jamais, chacun doit choisir entre la puissance et la liberté... Ou encore : quel dieu veut-on servir ? ■



► **Vivre et penser la liberté**, Labor et Fides, 2019, 625 p.



Itinéraire d'une œuvre monum

FRÉDÉRIC ROGNON

L'auteur de cet article, Frédéric Rognon, est tout simplement l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Jacques Ellul. L'exercice auquel s'est livré ce professeur de philosophie des religions à la Faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg consistait à «résumer» la pensée et le parcours du théologien en deux pages. L'objectif n'était pas simple, mais la mission a été parfaitement remplie.

L'œuvre de Jacques Ellul (1912-1994) est une analyse des mutations considérables de notre temps, et une tentative de réponse à la question : comment vivre en tant que chrétiens dans ce monde en accélération permanente et qui court vers l'abîme ?

Jacques Ellul a grandi dans une famille sans aucune attache ecclésiale, et il s'est converti brutalement à l'âge de dix-sept ans. Saisi par l'évidence de la présence de Dieu à ses côtés, il eut très peur, craignant de perdre sa liberté en devenant chrétien. Mais il finit par comprendre que les libertés auxquelles aspiraient les hommes étaient bien superficielles par rapport à la véritable liberté «en Christ». Il a donc capitulé face à ce Dieu de liberté et exprime cette expérience fondatrice en ces termes : «On n'a pas la foi, c'est elle qui vous a.»

Au cours des années 1930, il découvre les trois sources fondamentales de sa pensée : Søren Kierkegaard, Karl Marx et Karl Barth. Il fréquente également le courant personnaliste d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*, mais il rompra avec lui par souci d'autonomie envers un mouvement trop anisotom à son goût.

Professeur précoce

Sa trajectoire professionnelle est celle d'un professeur précoce et brillant, bachelier à 16 ans, docteur en droit à 24 ans, chargé de cours à Montpellier en 1937, puis à Strasbourg en 1938. L'université de Strasbourg est évacuée dès le début de la «drôle de guerre» vers Clermont-Ferrand, et c'est là, en 1940,

L'œuvre publiée de Jacques Ellul est pléthorique : une soixantaine de livres, un bon millier d'articles (dont 218 dans *Réforme*)

qu'il est révoqué par le gouvernement de Vichy, dénoncé par un étudiant pour avoir critiqué le maréchal Pétain. Il s'installe dans le petit village de Martres, en Gironde, où il apprend le métier de paysan pour faire vivre sa famille, et il entre dans la Résistance : fabrication de faux papiers, cache pour des réfractaires, sauvetage de familles juives, ce qui lui vaudra la médaille des Justes en 2002.

À la Libération, Jacques Ellul sera

adjoint au maire de Bordeaux pendant six mois, mais il constate que les hommes politiques sont dessaisis de tout pouvoir par les experts et les techniciens. Ceci le conduira à considérer la politique comme une véritable illusion. Tout le reste de sa vie professionnelle, jusqu'à sa retraite en 1980, est consacré à l'enseignement : il est professeur d'histoire des institutions à la faculté de droit et à l'Institut d'études politiques de Bordeaux. Il explique ainsi son engagement entier dans la vie intellectuelle : dans le commandement d'amour «*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée*», il avait reçu le dernier terme en particulier pour lui-même, et s'efforcera de mettre au service de sa foi l'intelligence que Dieu lui avait donnée.

Jamais pasteur

Jacques Ellul n'a jamais été pasteur, mais il bénéficiait d'une délégation pastorale permanente, en tant que laïc formé en théologie et engagé dans son Église, par ailleurs membre du Synode national et du Conseil national de l'Église réformée de France pendant plus de vingt ans. Deux autres engagements étaient nourris par sa foi : un engagement social et un engagement écologiste. De 1957 à 1973, il préside l'un des tout premiers clubs de prévention de la délinquance avec les jeunes de la rue ; et dans les années 1970, avec son ami Bernard Charbonneau, un autre précurseur de l'écologie en France, il organise la résistance aux projets pharaoniques de la Mission interministérielle pour l'aménagement de la côte aquitaine (MIACA), et réussit à préserver une bonne partie du littoral d'un bétonnage qui en aurait fait une deuxième Côte d'Azur. Son engagement dans l'écologie se résume à deux formules que l'on cite souvent aujourd'hui sans savoir qu'elles sont de

lui : «Il ne peut pas y avoir de croissance infinie dans un monde fini» et «*Penser globalement, agir localement*».

L'œuvre publiée de Jacques Ellul est pléthorique : une soixantaine de livres, un bon millier d'articles (dont 218 parus dans *Réforme*). Elle se répartit en deux volets : un versant critique de la société technicienne et des mutations induites par le facteur technique dans tous les domaines (la politique, l'enseigne-

ment, la morale, la communication, le travail, les croyances...) ; et un versant théologique et éthique, constitué d'un certain nombre de commentaires bibliques et de réflexions sur la condition et la mission des chrétiens dans ce monde moderne (à travers les thématiques de l'argent, de la violence, de la prière, de l'espérance...). Il faut voir un mouvement dialectique entre ces deux versants, sociologique et théologique. D'une part, sa critique sociologique n'a pu être menée avec une telle radicalité que parce qu'il était chrétien, c'est-à-dire parce que sa foi et son espérance allaient au-delà de ce monde ; d'autre part, sa théologie est tout sauf désincarnée, puisqu'elle s'appuie sur la sociologie et

prend en compte la réalité concrète de la vie des hommes d'aujourd'hui.

La technique, enjeu du siècle

Pour Jacques Ellul, le fait technique est l'élément déterminant de notre société moderne : il est «*l'enjeu du siècle*». La technique, en effet, recompose tous les autres aspects de la vie et remodèle peu à peu l'homme lui-même. La technique est la préoccupation de «*rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace*». Elle est devenue une «*milieu*», le nouveau milieu de l'homme : tous les aspects non techniques du mode de vie de l'homme sont transformés en activités techniques (par exemple, la politique, l'art ou les loisirs).

MORCEAUX CHOISIS

• Une pensée vivante, stimulante •

- ▶ «En face de cette marée qui détruit toute valeur spirituelle et l'homme lui-même, il ne peut se dresser que l'Homme. "Voici l'Homme." L'Homme Jésus-Christ qui seul brise les fatalités du monde, qui seul ferme la gueule du Moloch, qui seul fera demain les hommes libres des servitudes que le monde nous prépare aujourd'hui.» [«Victoire d'Hitler?», *Réforme*, 23 juin 1945]
- ▶ «Le phénomène technique est la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps, de rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace.» [*La Technique ou l'enjeu du siècle*, 1954]
- ▶ «Le plus haut point de rupture envers cette société technicienne, l'attitude vraiment révolutionnaire, serait l'attitude de contemplation au lieu de l'agitation frénétique.» [*Autopsie de la révolution*, 1969]
- ▶ «De même que l'espérance est la réponse au silence de Dieu, de même elle n'a lieu que dans un temps désespéré. Ici, nous sommes obligés de différencier, même d'opposer l'espérance et l'espoir. (...) L'espérance n'a de lien, de sens, de raison que lorsque le pire est tenu pour certain.» [*L'espérance oubliée*, 1972]
- ▶ «Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique, qui nous empêche d'avoir une fonction critique et de la faire servir au développement humain. [Mais] il faut éviter un malentendu : la technique étant ce qu'elle est, ce sacré est inévitable, impossible à récuser. L'homme n'est absolument pas libre de sacrifier ou non la technique : il ne peut pas s'empêcher de reconstruire un sens de la vie à partir d'elle.» [*Les Nouveaux Possédés*, 1973]
- ▶ «Le XXI^e siècle sera religieux, et de ce fait, il ne sera pas...» [*La foi au prix du doute*, 1980]
- ▶ «On ne peut poursuivre un développement infini à l'intérieur d'un monde fini.» [*À temps et à contretemps*, 1981]
- ▶ «Penser globalement, agir localement.» [*À temps et à contretemps*, 1981]
- ▶ «La Bible est avant tout un livre qui nous pose des questions – ses questions. Dès lors, ce que nous pouvons trouver, comme actualité, ce sont

des questions posées sur nos situations, et aussi sur nos problèmes, mais des questions qui ont l'immense mérite de décentrer notre façon de voir ou de poser nos problèmes ! Et à partir de ce décentrement, de ce renouvellement, nous avons la responsabilité de trouver nous-mêmes nos réponses et de prendre nous-mêmes nos décisions. En sachant toutefois que tout ce que nous déciderons ainsi, en prenant au sérieux le texte biblique, est désormais situé dans un univers habité par l'espérance et l'amour.» [*La Genèse aujourd'hui*, 1987]

▶ «On n'a pas la foi, c'est elle qui vous a.» [*L'homme à lui-même*, 1992]

▶ «Il est évident que dans la mesure où il s'agit d'une libre décision de Dieu, il est toujours possible à Dieu de faire exister l'Enfer. Je ne peux pas préjuger. Mais en même temps, cela me paraît impossible pour un Dieu qui est Amour. S'il est essentiellement amour en Jésus-Christ, l'enfer devient impossible. Mais dans la mesure où il est le Dieu tout-puissant et qu'il peut créer ce qu'il veut, il peut aussi créer l'Enfer. Comme le dit Barth : "Il faut être fou pour enseigner le salut universel mais il faut être impie pour ne pas le croire". (...) La justice de Dieu s'est entièrement manifestée en Jésus-Christ. Tout a été assumé par Jésus-Christ. Il n'y a pas d'autre justice de Dieu que celle qui a condamné Jésus-Christ au nom de tous les hommes. Et après la crucifixion nous sommes tous sauvés, dans cet amour-là.» [*À contre-courant*, 1994]

▶ «Choisir la non-puissance n'est pas une passivité, c'est choisir un style de vie qui a dépassé le besoin de la puissance, c'est justement dépouiller le destin de ce qu'il a d'implacable : on déjoue les forces de l'histoire par la non-puissance. (...) Il s'agit de la reconstruction de la persuasion que chacun, moi le premier, a quelque chose de décisif à faire, donc une vocation au sens très strict – et que si chacun y obéit, le système technicien est changé par là même. (...) Si les chrétiens entrent dans cette voie éthique, alors il peut y avoir une mutation du système technicien.» [*Théologie et Technique*, 2014] ■



entale d'une grande actualité



© JIAN VAN BECKEL, RERLIN PRODUCTIONS / CC BY-SA VIA WIKIMEDIA COMMONS

de règles, de devoirs et d'interdits, mais par la foi en Jésus-Christ. Elle est même une antimorale. Le christianisme, c'est-à-dire la personne du Christ telle qu'en atteste le Nouveau Testament, est foncièrement subversif : il sape les fondements de toute morale, comme de tout ordre social et religieux. Or ce qui était subversion a peu à peu été lui-même subverti.

Les chrétiens et le Christ

Depuis deux mille ans, les chrétiens ont fait, dans tous les domaines (la morale, le pouvoir, l'argent, la guerre, la condition de la femme...), exactement l'inverse de ce que le Christ leur avait enseigné. Par bonheur, à chaque génération, il y eut au moins « un phare » (François d'Assise, Luther, Kierkegaard...) qui est revenu à la source du christianisme, c'est-à-dire qui a opéré une subversion de la subversion de la subversion...

Aujourd'hui, nous vivons dans une société technicienne, dont la morale est celle de l'efficacité érigée comme valeur et norme suprêmes : tout est soumis au critère de l'efficacité, tout est devenu moyen, il n'y a plus de finalité. C'est le règne du conformisme absolu, le Normal remplaçant le Bien. Or leur foi devrait conduire les chrétiens à profaner tous les faux dieux, à commencer par les idoles techniciennes. Profaner ne veut pas dire détruire, mais signifie considérer les œuvres humaines comme de simples objets, à utiliser si elles sont utiles et à ne pas utiliser si elles sont inutiles ou nuisibles.

Profaner n'est pas détruire

Les chrétiens sont appelés à continuer à vivre dans ce monde, mais en cessant d'idolâtrer les œuvres humaines. S'ils faisaient cela, leur attitude serait tellement à contre-courant qu'elle s'avèrerait réellement révolutionnaire, foncièrement subversive. L'éthique de Jacques Ellul est donc une éthique de la profanation, mais aussi de la non-puissance. Sa pensée déploie une dialectique à trois termes : la puissance (c'est-à-dire la capacité de faire), l'impuissance (l'incapacité de faire) et la non-puissance (la capacité de faire et le choix de ne pas faire). Par sa vie, le Christ nous enseigne un chemin de non-puissance, qui signifie pour aujourd'hui une profanation de la loi de Gabor.

Cela est possible parce que les chrétiens sont les témoins d'une espérance, qui n'a rien à voir avec l'espoir. C'est précisément lorsqu'il n'y a plus d'espoir, lorsque toutes les issues sont bouchées, et que l'humanité se précipite vers le chaos généralisé et le suicide planétaire avec toute la force de son intelligence, qu'alors surgit l'espérance. Telle est notre situation au moment présent. Jacques Ellul est sans doute pessimiste, mais c'est un pessimiste débordant d'espérance. ■

L'homme a toujours vécu avec des techniques, c'est-à-dire des outils qui médiatisaient son rapport au milieu naturel, mais il les mettait à son service afin de s'émanciper de ce milieu. Un saut qualitatif s'est produit au milieu du XX^e siècle : désormais, c'est l'homme qui

spirituelles : la technique est devenue elle-même le bien et le sacré, puisque l'efficacité est aujourd'hui la norme absolue. Le vecteur de désacralisation du monde qu'est la technique est désormais lui-même investi de sacralité. La révolution informatique a accéléré

nous demeurons en état de stupeur et de fascination dans ce monde d'images virtuelles, perdant toute maîtrise sur notre vie. L'homme moderne est subjugué, hypnotisé et dépossédé de lui-même.

Jacques Ellul est-il donc technophobe ? Certainement pas, car le versant éthique de son œuvre ouvre un chemin pour que les chrétiens puissent vivre dans ce monde sans issue : non pas dans une tour d'ivoire, mais au cœur de ce monde, sans être du monde.

Style de vie révolutionnaire

Il plaide en faveur d'un style de vie spécifiquement chrétien, c'est-à-dire révolutionnaire. Il se garde bien cependant de le décrire, afin de ne pas retomber dans les ornières du légalisme : c'est à chacun de l'inventer, en discernant la volonté de Dieu dans la prière et la méditation de l'Écriture.

Car si la foi chrétienne débouche sur un mode de vie particulier, elle ne se confond nullement avec une morale. Jacques Ellul affirme qu'il n'y a pas de morale chrétienne. La vie chrétienne ne se définit nullement par un ensemble

le mouvement du progrès technique en raison de son caractère systématique. La société technicienne est un système, toutes les techniques sont mises en réseau, de sorte qu'une innovation dans

un domaine entraîne une innovation ailleurs, mais une catastrophe a aussi des effets en chaîne. Notre société est à la fois très puissante et infiniment fragile.

Fragilité de la société

Pour supporter cette condition nouvelle, nous nous faisons les complices d'une « propagande horizontale » dont la raison d'être est l'adaptation de l'homme à la technique. Nous subissons à cet effet un déluge ininterrompu d'informations, que nous sommes incapables de trier :

Leur foi devrait conduire les chrétiens à profaner tous les faux dieux, à commencer par les idoles techniciennes

est au service de la technique. En effet, la technique s'engendre elle-même, perdant toute finalité, et progresse désormais sans intervention décisive de l'homme. On fait quelque chose parce qu'on peut le faire et non plus en vue d'une fin au service de l'homme (de son bonheur ou de sa liberté). Telle est la loi de Gabor : « *Tout ce qui peut être fait techniquement sera nécessairement réalisé.* »

La technique est devenue autonome y compris à l'égard de l'économie, de la politique, de la morale et des valeurs

Jacques Ellul chez lui, à Pessac, en Gironde

RÉFÉRENCE

► **Frédéric Rognon,** Jacques Ellul. Une pensée en dialogue. Labor et Fides, coll. Le champ éthique, 2007.



L'illusion de la technique, la fin

FRÉDÉRIC ROGNON

Après avoir présenté le parcours du professeur de droit bordelais (p. 6-7), le philosophe Frédéric Rognon commente l'extrait inédit de *l'Éthique de la sainteté* proposé à *Réforme* (p. 3-5).

La publication prochaine de *l'Éthique de la sainteté* de Jacques Ellul constituera un véritable événement. Le court extrait que *Réforme* offre aujourd'hui à ses lecteurs en présente un avant-goût. À sa mort en 1994, Jacques Ellul restait encore fort méconnu dans sa patrie (où, comme on le sait, « nul n'est prophète... »), et ses soixante ouvrages quasiment tous épuisés. C'est grâce à la ténacité de ses enfants et de certains de ses élèves que les trois quarts ont été réédités et ont trouvé un lectorat qui ne cesse de s'amplifier, indice d'une réelle reconnaissance posthume. On publia également plusieurs compilations thématiques de textes jusqu'alors éparpillés et devenus introuvables (sur Israël, le travail, la mort et la résurrection, la liberté...).

Écrit à la main

Enfin, un certain nombre d'ouvrages inédits ont paru : *La pensée marxiste*, *Les Successeurs de Marx*, *Les Classes sociales* (ces trois titres étant des cours donnés à l'Institut d'études politiques), *Théologie et Technique*, *Les Sources de l'éthique*

chrétienne, des études bibliques enregistrées sur magnétophone et retranscrites... *l'Éthique de la sainteté* occupe un statut à part.

Il s'agit d'un énorme manuscrit de plus de mille pages, écrit à la main et quasiment achevé. Et alors qu'un doute subsiste sur les raisons qui ont conduit leur auteur à ne pas éditer certains textes, celui-ci était destiné à la publication. Il constitue en effet l'un des chaînons décisifs d'une ample et complexe architecture éditoriale. L'ensemble de l'œuvre de Jacques Ellul est ouvert par *Présence au monde moderne* (1948), puis se décline en deux versants à lire en dialectique : un versant sociologique et un versant théologique et éthique. Ce second versant est inauguré par *Le Vouloir et le Faire* (1964), dont seule la première partie a été publiée du vivant d'Ellul (la seconde l'a été récemment sous le titre *Les Sources de l'éthique chrétienne*). Après cette introduction, le versant éthique de l'œuvre devait comprendre trois étapes : *Éthique de la liberté* (deux volumes publiés sous ce titre en 1975, le troisième en 1984 sous le titre *Les Com-*



bats de la liberté), *Éthique de la sainteté*, et *Éthique de la relation* (ou *Éthique de l'amour*). Jacques Ellul eut le temps de terminer la rédaction de *l'Éthique de la sainteté*, mais non d'écrire la moindre ligne de *l'Éthique de la relation*. L'ouvrage à paraître représentera donc à la

Jacques Ellul nommé docteur honoris causa de l'université d'Amsterdam, en 1965

fois un enrichissement considérable de son œuvre éthique et une étape sur un chemin à jamais inachevé.

Quelle sainteté ?

La notion de « sainteté » sise dans le titre ne doit pas faire illusion : il ne faudrait

Ré-apprendre la limite avec Jacques Ellul

SAMUEL AMÉDRO

La limite, toujours la limite. Un concept clé dans le travail de Jacques Ellul qui stimule toujours autant la réflexion de penseurs et de théologiens. Ici, c'est Samuel Amédro, pasteur de l'Église protestante unie de France et conseiller théologique de *Réforme*, qui en donne sa lecture.

Une fois de plus, Ellul avait raison. Était-il visionnaire comme d'aucuns se plaisent à l'affirmer ? Je me dis que si ses analyses posées il y a plus de cinquante ans restent pertinentes aujourd'hui, ce n'est pas tant parce qu'il aurait été en avance sur son temps que par sa capacité à voir clair, mettant inlassablement en pratique un verset central pour lui : « *Refusant de se conformer au monde moderne pour que, transfigurés par le renouvellement de notre intelligence, nous puissions discerner la volonté de Dieu, ce qui lui est bon, agréé et parfait* » (Rm 12,2). Une fois de plus, Ellul nous démontre sa capacité à dévoiler les forces et puissances à l'œuvre dans l'humain, à démythifier les rouages sous-jacents d'un système qui nous tient lieu de milieu naturel, à disséquer le réel avec une acuité redoutable.

Prenez, par exemple, cette question des limites. Par insouciance coupable, par égoïsme sourd aux cris des autres, par vue courte qui garde le nez sur l'immédiat, par avidité insondable et irrépressible, par peur panique de manquer ou de mourir, par calcul cynique d'intérêts particuliers... que sais-je encore, le refus des limites s'impose comme un mal structurel adamique en ce qu'il n'a rien de spécifique à notre temps. C'était vrai dans les années 1970 comme au temps de la tour

de Babel (Gn 11) ou de l'apôtre Paul quand il prévient les Corinthiens d'un lumineux : « *Tout est permis mais tout n'est pas utile...* » (1 Co 10,23). C'est d'autant plus vrai aujourd'hui qu'on s'approche dangereusement de l'effet de seuil qui fait basculer l'humanité du côté de l'irréversible et du tragique. Le mathématicien René Thom décrivait ainsi ce qu'il appelait la théorie des catastrophes, quand d'infimes changements quantitatifs, par eux-mêmes insignifiants, provoquent brutalement un changement qualitatif, une rupture de plan, un basculement catastrophique au sens propre du terme. Et le philosophe Jean-Pierre Dupuy de poser la question : comment est-il possible que nous refusions obstinément de croire ce que nous savons déjà de manière scientifique ? Pourquoi refuser de voir les faits en face ? « *Le pire n'est plus à venir mais déjà advenu, et ce que nous considérons comme impossible est désormais certain. Face à cette situation inédite, la théorie du risque ne suffit plus : il nous faut apprendre à affronter la catastrophe, à ne plus l'imaginer dans un futur improbable mais à la penser au présent. Et pourtant nous refusons de croire à la réalité du danger, même si nous en constatons tous les jours la présence. C'est au caractère inéluctable de la catastrophe et non à sa simple possibilité que nous devons désormais nous confronter* » (J.-P. Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Points Essais, 2004). Et Ellul de répondre à cette question cruciale : tout simplement par refus des limites. Sans doute faudrait-il dire par refus de LA limite, par principe. Et pourtant elle est structurellement nécessaire à l'advenue et à la construction de l'humain. Parce qu'avant l'humanité, il y a la loi de la jungle qui consacre le *struggle for life* entre les animaux. « *Que le plus fort gagne!* » et tant pis pour les faibles, les vulnérables, les fragiles, les trop jeunes ou trop

vieux... Konrad Lorenz affirmait que l'animal compense la faiblesse de ses moyens par la force de son agressivité. Mais c'est dans la découverte de ses manques que l'humanité s'arrache à l'animalité. Et c'est un apprentissage douloureux que celui de la finitude, la reconnaissance d'un « *ce n'est pas possible* » et la nécessité de traverser la blessure narcissique occasionnée par cette prise de conscience qui vient brider notre volonté de puissance. Heureusement, la peur est un frein non négligeable pour poser des limites.

« Il ne faut pas »

Le « *ce n'est pas possible* » devient un « *tu n'as pas intérêt à...* » parce que c'est dangereux pour toi. Regarde et fais attention où tu mets les pieds sinon tu vas mourir ! D'ailleurs, c'est dans cette peur-là et cet instinct de survie que naît le sacré comme source d'une limite qui nous échappe. Le sacré impose un « *il ne faut pas* ». Dieu dit : « *N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte* » (Ex 3,5). Du coup, l'humain en quête de limites pose des sacrés en mettant des majuscules aux objets : la Vie, la Nature, la Famille, etc. Du sacré est née la Loi qui s'impose à tous en posant la limite infranchissable voulue par le divin : « *Tu ne tueras point!* » Ce n'est ni discutable ni négociable. Tu ne dois pas parce que c'est interdit. Par-là, nous apprenons un « *Tu n'as pas le droit* ». S'émancipant de la tutelle divine, l'homme s'approprie alors l'élaboration de la Loi par la délibération commune qui lui permet de trouver un chemin possible entre des intérêts divergents. La loi devient à ce moment-là l'expression d'un « *ensemble, nous décidons que* ». C'est aussi de cette manière-là que l'on découvre l'éthique comme adhésion volontaire à une limite que l'on s'impose à soi-



tude des humains

pas comprendre ce terme comme une observation de vertus en vue d'une perfection morale, mais comme une mise à part du monde, une séparation qui seule permet la relation authentique. Car la sainteté n'a pas sa finalité en elle-même, et l'amour véritable requiert une séparation préalable. Dieu a créé le monde en séparant, et la vie est une sortie de l'indifférencié. De même, toutes les lois de l'Ancien Testament reposent sur la notion de mise à part, que ce soit le Shabbat (qui s'applique aussi aux animaux!), la jachère cycliquement réservée aux champs, ou l'alliance conclue avec un peuple élu. Être saint, c'est être libéré pour aimer et servir. L'éthique de la sainteté découle donc de l'éthique de la liberté et ouvre vers l'éthique de l'amour. Il s'agit du mouvement inverse de la dogmatique classique, qui part de l'amour comme définition et identité de Dieu, pour déboucher sur la liberté de l'homme.

L'extrait ici publié ne laisse pas d'impressionner par son actualité. Il repose sur la tension entre les notions de « seuil » et de « limite ». Très proche en cela de son ami Ivan Illich (qui s'adressait à lui avec cette expression pleine de révérence : « Maître Jacques »), Jacques Ellul montre que, dans la société technicienne, nombre de nos pratiques s'avèrent contre-productives dès lors

qu'elles franchissent un certain seuil. Au-delà de ce seuil critique se manifeste une « hétérotélie » : c'est un autre but que celui qui était visé qui se trouve atteint. C'est le cas emblématique de la voiture, symbole de vitesse et de liberté, qui se mue en prison figée dès que sa multiplication produit d'innombrables bouchons. Et la construction de nouvelles routes ne

Jacques Ellul montre que, dans la société technicienne, nombre de nos pratiques s'avèrent contre-productives

sert que d'appel d'air : c'est tout l'enjeu du débat actuel sur la construction du Grand Contournement Ouest (GCO) de Strasbourg, dont *Réforme* a déjà rendu compte. Ici, il est question de la santé, qu'Ivan Illich avait étudiée dans *Némésis médicale* (1975) : l'excès de médicalisation rend malade, l'hospitalisation à outrance nuit à la santé, en développant des pathologies iatrogénétiques ou nosocomiales.

Seuil et limite

Jacques Ellul distingue nettement le « seuil » imposé par la nécessité, de la « limite » que l'homme se donne à lui-même, en posant un acte libre, du fait

d'un ressaisissement éthique de sa propre vie. Emmanuel Lévinas avait montré combien l'interdit de l'homicide était le fondement même de l'éthique, car c'est précisément une possibilité physique qui se trouve conjurée par un sursaut de la conscience : l'éthique n'est pas le fruit d'une tendance naturelle, mais celui d'une victoire sur soi-même. Contre la démesure technicienne (la fameuse *hybris*) qui conduit à franchir allègrement tous les seuils naturels, au risque d'un chaos généralisé, l'autolimitation éthique fait le choix de la sagesse et de la sobriété.

Le chrétien non puissant

Pour le chrétien, c'est Dieu lui-même qui donne l'exemple en posant des limites à sa puissance divine. Et c'est Jésus qui n'accomplit pas tous les miracles qu'on lui demande, qui n'appelle pas à sa rescousse des légions d'anges lors de son arrestation, qui ne descend pas de sa croix lorsqu'on lui crie de le faire, toutes choses qu'il aurait pu réaliser du fait de sa condition divine. Il a préféré « se dépouiller lui-même » (Phi 2, 7). Le modèle du chrétien est la non-puissance : non pas l'impuissance, qui est une incapacité à agir, mais la non-puissance, qui est la capacité d'agir et le choix assumé de ne pas le faire. En tant que disciples du Christ, les chrétiens

sont invités à le suivre sur ce chemin éthique de la non-puissance.

Les conséquences concrètes de cette perspective pour notre temps sont considérables. Alors que les transhumanistes nous promettent l'immortalité pour bientôt, Jacques Ellul nous rappelle le sens de notre finitude et de notre vulnérabilité. Alors que la pandémie actuelle s'impose à nous comme une rançon de la démesure de la globalisation forcenée, il nous redit qu'on ne peut concevoir une croissance infinie dans un monde fini. Alors que nous nous apprêtons à faire du « jour d'après » une réplique du « jour d'avant », il prophétise en clamant que notre choix est désormais entre Prométhée, chemin de mort, et Jésus-Christ, chemin de vie : « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6).

Dans un texte de 1983, Jacques Ellul illustre sa pensée par une métaphore saisissante : si le passager d'une voiture estime qu'elle va trop vite et qu'il faudrait freiner et même s'arrêter, et que le conducteur, grisé par la vitesse, refuse de l'écouter et percute un mur, la voiture est effectivement arrêtée. Mais pas dans les mêmes conditions ! C'est la différence entre la récession subie et la décroissance choisie et maîtrisée. Trente-sept ans après, nous y sommes ! Le choix est devant nous. Il n'est peut-être pas trop tard. ■

RÉFÉRENCES

- Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, coll. Sciences politiques, 1954.
- Jacques Ellul, *Le Système technicien*, Calmann-Lévy, 1977.

même. Un « *Je ne veux pas* », je me l'interdis parce que je pense que ce n'est pas « bon, agréé et parfait ». Mais que se passe-t-il quand le refus obstiné de la limite met à mal aussi bien l'éthique personnelle (du genre : je ne tue pas un homme à terre en écrasant son cou pendant huit minutes et quarante-six secondes parce qu'il est noir) que la discussion démocratique (du genre : quelles que soient les décisions internationales de la COP21, je

« Tu ne tueras point ! » Ce n'est ni discutable ni négociable. Tu ne dois pas parce que c'est interdit

fais ce que je veux parce que c'est moi le chef et que mon pays est le plus fort) ? Comment faire en sorte que l'humain redécouvre la nécessité vitale des limites quand ni la peur, ni le sacré, ni la loi, ni la délibération démocratique, ni l'éthique personnelle ne fonctionnent plus ? Sommes-nous condamnés au « ni dieu, ni maître » et au « sauve qui peut et chacun pour soi » ?

Agir sur le système

En fait, il ne suffit pas de lancer un appel au changement aussi vibrant qu'incantatoire, mais il nous revient de proposer un chemin pour tenter de provoquer le changement en agissant non pas DANS le système mais SUR le système lui-même. C'est donc un regard théologique au sens propre du terme, c'est-à-dire à partir d'une Parole de Dieu, extérieure au monde, transcendante, sur nos actions dont nous avons besoin et dont le monde a besoin. Le « Salut » de la planète (puisqu'il est

constamment question de « sauver » la planète) ne viendra pas de nos choix moraux, éthiques, politiques, économiques, aussi généreux soient-ils, mais bien d'une conversion, d'un demi-tour complet et radical. « À propos de ces limites, il faut faire la même remarque qu'au sujet du sabbat : c'est exclusivement dans la mesure de la foi en ce Dieu qui affirme ces limites que l'on peut les prendre au sérieux. En dehors de cela, elles n'ont pas de valeur par elles-mêmes. Il suffit de voir aujourd'hui la vanité, le caractère parfaitement inopérant des appels à la raison, des chômeurs angoissés, de tous ceux qui voient le désastre écologique. Il ne suffit pas de dire à l'homme qu'il scie la branche sur laquelle il est assis, il ne suffit pas d'expliquer que l'on va vers la fin du monde, quelle planète laisserons-nous à nos enfants ? Ces arguments rationnels et scientifiques peuvent intéresser les gens, et même leur faire peur, mais cela n'a jamais provoqué aucune conversion, un changement profond de vie. Il faut une motivation très radicale, et je crois fermement que seule la foi en ce Dieu-là peut amener à prendre au sérieux la nature pour changer notre comportement, s'il apparaît que c'est bien la volonté de Dieu » (Jacques Ellul, *Théologie et Technique*, p. 214).

« Le vrai problème actuel, le véritable défi de la technique se situe en l'homme même. C'est lui qui est l'enjeu. (...) La reprise ne peut s'effectuer qu'à partir de l'homme et je dirais de l'intérieur de l'homme. Il s'agit d'une véritable conversion à effectuer, un changement de chemin. Rien d'autre. (...) Alors, la théologie opératoire est en effet celle du salut, du pardon, de la conversion, de la foi personnelle, de l'espérance (y compris en sa propre résurrection !), de l'amour : là, et là seulement, je trouve une motivation suffisamment forte pour conduire l'homme à se dresser en face de son nouveau destin, et le défier, pour tenter



l'entreprise folle, déraisonnable, irréaliste et sans aucune chance de succès, de vouloir mettre en échec le Béhémot, le plus puissant qui ait jamais existé. (...) Rien n'est finalement plus fort que la foi au Dieu de Jésus-Christ, exprimée dans une théologie de la justification et de la sanctification » (Ibid., p. 266-267).

Seule la foi pourra sortir l'humain d'un « tu dois » qui lui est devenu insupportable pour redécouvrir la force d'un « je veux » choisi librement, ici et maintenant, comme une décision l'esprit libre qui puisse être assumée pleinement et en conscience. À l'image du Christ qui accepte la Croix non comme une nécessité du Destin mais comme une adhésion volontaire et libre par amour pour l'humain, nous pourrions redécouvrir le sens de cette parole de Jésus : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de la bonne nouvelle la sauvera. Et que sert-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme ? »... (Mc 8, 34-36). Bienfaisante limite... ■



La pensée subversive du théolo

PATRICK CHASTENET

Politiste, professeur de science politique et membre du Centre Montequieu de recherches politiques à l'université de Bordeaux, Patrick Chastenet compte parmi ceux qui ont eu le privilège de côtoyer Jacques Ellul, dont il fut l'élève. Il est par ailleurs directeur des Cahiers Jacques-Ellul, président de l'Association internationale Jacques Ellul, ainsi que membre du conseil de direction de l'International Jacques Ellul Society.

Pour ceux qui eurent le privilège de le fréquenter, Jacques Ellul fut d'abord un formidable professeur de liberté. Mort en 1994, il a laissé une œuvre que l'on n'a pas fini de découvrir tant elle fut marginalisée du vivant de son auteur. En effet, ce penseur, toujours à contre-courant, paya son indépendance d'esprit au prix d'une grande solitude intellectuelle. Sa manie de critiquer d'abord ce dont il se sentait le plus proche – l'Occident, l'Église, la gauche – fut à l'origine de bien des malentendus. Protestant, personnaliste, écologiste, anarchiste bien qu'agréé de droit romain, il ne se laissait enfermer dans aucune de ces étiquettes et maintenait une tension permanente entre ses nombreux engagements mondains et spirituels.

L'économie au service de l'homme

Dès le milieu des années 1930, le jeune Ellul voulut mettre l'économie au service de l'homme et non l'homme au service de l'économie. Or, il constatait qu'en dépit de leurs divers référents idéologiques, tous les régimes politiques

participaient du même phénomène technique, c'est-à-dire la recherche du moyen absolument le plus efficace dans tous les domaines, indépendamment de toute autre considération. Contre la vulgate marxiste privilégiant à l'extrême la variable économique, il avait la conviction que la jonction de l'État et de la technique moderne opérée au sortir de la Première Guerre mondiale était, de très loin, le phénomène le plus important de l'histoire. Ainsi donc les sociétés modernes ne se contentent pas d'être capitalistes ou socialistes, mais elles sont avant tout des sociétés techniques et, à ce titre, elles recherchent en les associant l'efficacité, la puissance, le contrôle, sans pour autant être capables d'éliminer le risque.

Réservant l'emploi du mot « technologie » au discours sur la technique, Ellul nous disait en substance que, dans une société technicienne, l'homme croit se servir de la technique alors que c'est lui qui la sert. Il ne refusait pas le progrès technique en soi, mais sa sacralisation dans un monde que l'on disait sécularisé. Alors qu'il insistait sur le caractère fondamentalement antireligieux

du christianisme, Ellul voyait poindre, aux côtés des religions traditionnelles et des nouvelles sectes, une religion technoscientifique d'autant plus aliénante qu'elle prétendait créer le paradis sur terre. Le religieux est d'ailleurs très présent dans les récentes controverses médicales. La propagande sanitaire se mêle à la propagande gouvernementale, car il faut rassurer une opinion d'autant plus inquiète que volontairement surinformée. Le vaccin est non seulement attendu comme le messie, mais la science, comme la religion, divise autant qu'elle relie. Les fidèles ne savent plus à

Il ne refusait pas le progrès technique en soi, mais sa sacralisation dans un monde que l'on disait sécularisé

quel saint se vouer : l'oracle de Paris ou celui de Marseille. Les experts se contredisent comme jadis les prophètes.

Des moyens financiers colossaux sont mobilisés pour trouver le remède miracle car il y va de la survie du modèle capitaliste. Ellul avait très tôt repéré le phénomène de la mondialisation néolibérale en insistant sur ce qu'il appelait « *l'universalisation de la technique* », qui faisait qu'à terme le monde serait de plus en plus unifié, mais aussi de plus en plus dépendant des experts. Dans un contexte de crise sanitaire, il est frappant de constater l'obsession des gouvernants

à fonder leurs décisions sur l'autorité de la science.

Cette génuflexion unanime devant le pouvoir médical a de quoi surprendre, mais la soumission revendiquée de l'autorité politique à l'expertise scientifique ne n'a rien de conjoncturelle. Elle conforte la thèse ellulienne voulant que dans une société technicienne, les dirigeants politiques « décident » dans le champ prédéterminé au préalable par les techniciens. Gouverner n'est plus choisir mais arbitrer sur la base d'informations contradictoires transmises par différentes catégories d'experts. C'est la raison pour laquelle on eut grand tort de dauber la formule « *responsable mais pas coupable* », employée naguère par la ministre Georgina Dufoix lors de l'affaire du sang contaminé.

Mondialisation et technique

Ellul avait également pointé le caractère systémique de l'univers technicien. La Chine s'enrhumme à Wuhan et la moitié de la planète se retrouve confinée. En grippant la machine, cette pandémie dévoile brutalement toute la folie d'un monde où l'on consomme ce que l'on ne produit pas et où l'on produit ce que l'on ne consomme pas. Notre dépendance à l'égard de l'Asie pour les médicaments a frappé les esprits mais, en réalité, cette crise a montré que nos puissances techniciennes, obsédées par la vitesse, hyperconnectées et fonctionnant sur un mode réticulaire, étaient des colosses aux pieds d'argile. La grande force d'Ellul

RÉFÉRENCE

► Patrick Chastenet, *Introduction à Jacques Ellul, La Découverte, coll. Repères, 2019.*



La croissance connaîtra une limite interne, puis externe

Ne pas se tromper de limite,

STÉPHANE LAVIGNOTTE

Pasteur de la Mission populaire à la Maison Ouverte de Montreuil (Seine-Saint-Denis), s'inspirant du christianisme social, le théologien Stéphane Lavignotte est un fin connaisseur du théologien disparu. Il a dirigé en 2004 le hors-série de Réforme, « Jacques Ellul, actualité d'un briseur d'idoles », et publié Jacques Ellul, l'Espérance d'abord (Olivétan, 2012).

Classique des débats sur l'écologie, le concept de « limite » et son utilisation dans les questions bioéthiques sont devenus confus depuis une dizaine d'années. Le texte d'Ellul arrive à point nommé pour clarifier les choses. Le thème est popularisé en 1972 par le Club de Rome dans son rapport *Les limites à la croissance*. Si elle continue à ce rythme, la croissance va connaître d'abord une limite interne par épuisement des matières premières, puis externe par une augmentation des pollutions. Le thème fait un retour en force en 1987 avec le rapport de la Commission de l'ONU sur l'environnement préparatoire au Sommet de la Terre de 1992. Y sont évoqués l'épuisement des ressources et, pour la première fois, la limite externe des émissions de CO₂ portant la menace d'un dérèglement climatique.

À la fin des années 2000, Paul Ariès et Vincent Cheynet, animateurs du journal *La Décroissance*, font dévier ce thème. Ils

s'inquiètent que les individus cherchent des limites physiques dans la réalité parce que la société de croissance n'offrirait plus de « *limites culturelles et symboliques* » : la différence entre les sexes, les générations, l'humain et l'animal... Les arrière-plans intellectuels des deux auteurs sont différents. Paul Ariès se réfère à l'« *ordre symbolique* » d'une certaine psychanalyse lacanienne ; Vincent Cheynet à une compréhension catholique de la loi naturelle, proche de Jean-Paul II et Benoît XVI.

Abandonnée par Paul Ariès, cette position sera conservée par Vincent Cheynet et fera des émules. De jeunes intellectuels catholiques issus de la Manif pour tous publient en 2014 l'ouvrage *Nos limites* puis, l'année suivante, la revue d'écologie intégrale « *Limites* ». Pour eux, un même refus des limites serait à l'origine de la destruction de la nature, des OGM, de la pilule contraceptive, du divorce, de la désaffection pour le mariage et du désir de se marier des personnes homosexuelles, de la PMA pour les couples de femmes... Tout en se référant à Ellul, ils poursuivent une compréhension des écrits d'Aristote et du théologien du XIII^e siècle Thomas d'Aquin, selon laquelle la société humaine est comme la nature, organisée selon un ordre naturel voulu par Dieu avec ce qui est naturel (mariage, hétérosexualité, etc.), ce qui est contre-nature (divorce, homosexualité...), et une certaine hiérarchie naturelle (entre hommes et femmes, parents et enfants, humains et animaux...).

Le texte d'Ellul remet les pendules à l'heure. Il y répète à plusieurs reprises que le respect des limites n'est « *en rien obser-*



gien, par l'un de ses disciples

a été de démontrer sociologiquement l'ambivalence du progrès technique qui aliène autant qu'il libère. On ne peut pas dissocier les deux et garder le meilleur. L'un entraîne l'autre.

Performance et profit

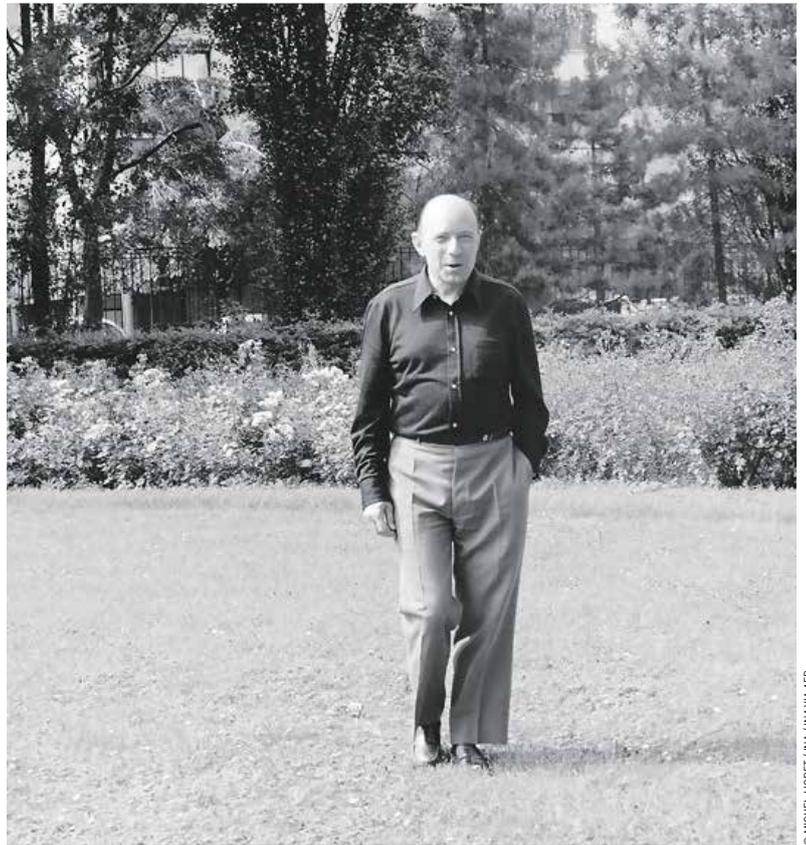
Comme le disait son plus célèbre disciple, Ivan Illich : la corruption du meilleur engendre le pire. Ellul résumait cette ambivalence en quatre propositions : tout progrès technique se paie car il est impossible de dire si ce qui est apporté est plus important que ce qui est supprimé ; le progrès technique soulève plus de problèmes qu'il n'en résout ; ses effets néfastes sont inséparables de ses effets positifs ; il comporte toujours un grand nombre d'effets irréversibles et imprévisibles.

Dans une société régie par l'impératif techniciste, le culte de la performance et la recherche du profit, il est à craindre que le seul élément prévisible soit la certitude de l'imprévisible. On sait qu'il y aura de nouvelles catastrophes, de nouvelles crises, peut-être encore plus graves que les précédentes, mais l'on ignore où et quand. L'accélération du rythme du monde, qu'il avait documentée avant Hartmut Rosa, nous a placés au milieu d'un champ de mines dont on a perdu les plans. En dépit des disparités au plan mondial et au sein de chaque secteur, la technique moderne continue de progresser de façon d'autant plus imprévisible qu'elle échappe à la volonté humaine. Un peu comme un bolide sans

frein emporté par sa propre vitesse et dont le pilote a perdu le contrôle. Elle est non seulement autonome par rapport à la sphère morale mais elle s'autoaccroît dans le sens où le progrès technique étant devenu le référentiel de tous, chacun y contribue sans même le vouloir. Tout ce qu'il est possible de faire doit être fait. Toute technique nouvelle sera un jour utilisée. Peu importe si elle détruit la planète ou si elle menace la liberté. Les solutions techniques entretiennent le mal qu'elles prétendent soigner ou engendrent de pires maux encore dans d'autres domaines. Face à la démesure, Ellul invitait pour sa part à limiter la puissance et la croissance, s'associant à Bernard Charbonneau pour rappeler « qu'il ne peut pas y avoir de croissance infinie dans un monde fini ».

Contrôler chacun

Au début des années 1950, il écrivait que « chaque habitant sera suivi dans toutes les étapes de sa vie, géographique, biologiquement, économiquement, et la police saura avec exactitude tout ce qui est nécessaire pour contrôler chacun ». En France, ce pronostic fut accueilli comme une dystopie. À l'heure de la géolocalisation, du traçage numérique, du big data et du capitalisme de surveillance, il peut devenir notre horizon. C'est la raison pour laquelle Ellul avait fait sienne la maxime d'Ortega y Gasset : « Exister, c'est résister. » Mais c'est aussi pourquoi il avait mis tout son cœur dans l'espérance oubliée. ■



Toujours à contre-courant, Jacques Ellul n'abandonna jamais son indépendance d'esprit

© MICHEL LIDREY / INA / INAVIA AFP

aujourd'hui comme hier

vance de la nature ou d'un retour à la nature », ni « religieux », ni « métaphysique », mais qu'au contraire la limite est « artificielle, puisque c'est bien l'homme qui l'a fixée de lui-même ». Cette position est cohérente avec sa théologie barthienne : Dieu est tout autre et aucune réalité n'est divine dans ce monde. S'il a pu évoquer en 1942 la famille ou la patrie comme des « communautés naturelles », ou en 1946 un lien entre droit divin et droit humain, il précise en 1961 que ces réalités sont un « arrangement humain pragmatique, utile qui prend une signification lorsque Dieu l'affirme et lui donne une valeur. Mais cette signification et cette valeur ne sont pas ontologiques », elles ne découlent pas de leur être.

Si pour Ellul la limite n'est donc pas le « contour » protecteur d'un « contenu » ontologico-divino-naturel à défendre, pour parler avec les concepts d'Aristote repris par les auteurs de *Nos limites*, quelle est-elle ? Elle est la décision humaine face au dépassement de certains seuils – thème popularisé par un des principaux penseurs de l'écologie, Ivan Illich, qui reconnaît la paternité de l'idée à Ellul –, moment où un processus engendre « des effets inverses de ceux espérés » : la médecine rend malade, la ville crée de la délinquance, les routes des problèmes de circulation...

La limite n'est pas un naturel qu'il faudrait défendre, mais l'observation objective de l'action humaine, critique de celle-ci puis prise de conscience et autolimitation. La limite est décision artificielle de l'humain, action consciente, choix

entre « le Bien et le Mal ». Pour Ellul, si l'humain moderne rechigne à reconnaître sa finitude – non qu'il ait des limites mais qu'il décide de la limite –, c'est que la « folie moderne » est prise dans un « esprit de puissance » qui prend la forme de l'accaparement et de l'exploitation.

Effets inverses de ceux espérés

Ainsi, pour Ellul – et contrairement à ce qu'ont voulu lui faire dire certains dans les débats sur la PMA ou le mariage pour tous –, les limites ne sont pas mises en danger par l'artificiel, le désir ou la subversion des structures traditionnelles, mais par une décision face à l'esprit de puissance, l'accaparement et l'exploitation, « l'exploitation outrancière de la nature (qui) est exactement la même chose, à la même source que l'exploitation de l'homme par l'homme ». De la même manière – comme le rappellent ses écrits sur la liberté –, si la technique est une menace, ce n'est pas non plus pour des soi-disant « nature » de l'homme ou institutions naturelles ou traditionnelles, mais pour la liberté de l'humain.

Cela signifie-t-il qu'on ne peut pas tirer de conséquences des réflexions d'Ellul sur la limite pour les questions bioéthiques ? Certes, Jacques Ellul n'a jamais rien écrit à ce propos, alors qu'il réagissait sans cesse à l'actualité. Pour lui, ces sujets étaient secondaires. Dans « L'immoralisme facile », paru dans *Réforme* en 1949, il se moque de Sartre et de Beauvoir, traitant de « conformisme » la mise en cause de la morale bourgeoise

car elle serait « périmée depuis un demi-siècle ». Dans le texte publié par *Réforme* aujourd'hui, ces questions ne sont même pas citées dans les sujets éthiques d'importance secondaire.

Pour autant, ce texte est précieux. D'abord pour clarifier le terme de limite et espérer qu'il ne soit plus utilisé à tort et à travers. Pour reprendre les trois sens relevés par Miguel Benasayag et Léo Coutellec – une borne qui impose un ordre métaphysique non discutable, un seuil dont le dépassement entraîne des effets non voulus, une frontière qui s'invente collectivement –, Ellul invite à rejeter le premier pour prendre au sérieux le deuxième et délibérer du troisième.

Ensuite, pour penser – tout de même – certains sujets bioéthiques. Ainsi, la contraception et la procréation médicalement assistée devaient donner plus de liberté et d'équilibre au couple : concevoir ou pas, choisir le moment. Mais la conception étant désormais perçue comme possible pour tous, ne devient-elle pas une obligation pour être vu et se sentir comme un « vrai couple », une « vraie famille » ? Parce que l'ultra-médicalisation de la PMA est agressive pour les corps et assez inefficace, ne crée-t-elle pas beaucoup de frustrations, de blessures et de fragilité dans les couples ?

Là où on espérait la liberté, revient l'obligation, là où le couple espérait se renforcer, il est fragilisé. Le processus n'engendre-t-il pas maintenant des effets inverses de ceux espérés ? L'effet de seuil, comme le définit Ellul qui nous invite à penser des limites. ■



Le grand théologien protestant

DANIEL FREY

Professeur de philosophie et de psychologie de la religion à la Faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg, Daniel Frey est l'un de ces jeunes théologiens de talent qui explorent des territoires nouveaux de la pensée. Spécialiste de Paul Ricœur, il a publié plusieurs études et ouvrages sur ce grand philosophe, protestant, disparu.

Excès de médicalisation. » Le diagnostic d'Ellul résonne curieusement à l'heure où l'on sort du confinement lié au Covid-19.

Par ces termes, Ellul avait en ligne de mire « la connaissance excessive [qui] détecte les maladies » - connaissance médicalisée d'un mal larvé, grandissant dans l'ombre de façon d'autant plus redoutable psychologiquement que le patient attendra dans l'angoisse que la médecine porte sur lui, de loin en loin, la lumière crue de ses examens jargonnants. Ellul, en moraliste, nous livre ici une variante de l'ignorance heureuse, celle qui nous porte vers le terme sans que l'on se sou-

Ellul, en moraliste, nous livre ici une variante de l'ignorance heureuse, celle qui nous porte vers le terme sans que l'on se soucie de lui

cie de lui. Celle aussi qui nous appelle à séparer la maladie de son imaginaire, suscité par la médecine. Montaigne déjà écrivait : « Lorsque les maux véritables nous manquent, la science nous prête les siens. [...] Comme si ce n'était pas assez de subir le mal lorsqu'il sera là, [on] l'anticipe en imagination et court au-devant de lui » (Essais, livre II, 12).

Dans sa *Psychopathologie générale*, Karl Jaspers avait remarqué pour sa part que dans les sanatoriums se trouvaient les purs produits... des sanatoriums.

Craindre davantage le médecin que le mal ?

L'on doit craindre le médecin bien plus souvent que le mal lui-même : c'est un lieu commun de la littérature (qu'on se souvienne seulement de Rousseau, de Molière ou de Jules Romains). Mais, demandera-t-on, qui accepterait encore de mourir sans les pronostics de la médecine, de mourir de la manière que loue délicieusement Montaigne :

« Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les tâches de la vie autant qu'on peut, et que la mort me trouve en train de planter mes choux, mais insoucieux d'elle et plus encore de mon jardin inachevé » (Essais, livre I, 20) ? Et d'ailleurs, a-t-on aujourd'hui encore assez

de cœur, assez de tripes, pour se savoir voué à une existence de malade, sans espoir de guérison ? Car la leçon de Montaigne ou de Jaspers (le malade ne doit pas plus nier sa maladie que s'identifier à elle) est celle de malades qui n'ont presque jamais connu la santé : Montaigne souffre de la gravelle et Jaspers de mucoviscidose.

La plupart d'entre nous n'ont pas vécu malades, si bien que la santé est (plus ou moins) notre état général, et en tout cas notre idéal. Que cet état ne puisse pas être indéfiniment prolongé est une évidence ; que la médecine moderne conduite à profiter plus longtemps de ses maladies en est une autre (souvent rappelée par Pierre Desproges, et ici, à sa façon, par Ellul). La leçon toute stoïcienne qui consiste à accueillir la maladie (ou la santé) comme elle vient, semble moins à notre portée que jamais, à nous qui avons été élevés dans le culte de la santé sans faille. Et si par bonheur l'on peut atteindre cette sagesse amenant à vivre l'existence dans l'insouciance de ce qui pourrait la prolonger, nous laissera-t-on ne pas nous soucier outre mesure des traitements ? N'entendrons-nous pas, et d'abord de nos proches, qu'il y a de l'égoïsme à laisser faire le cours des choses alors qu'il est sinon possible, du moins envisageable, de prolonger tant soit peu son existence ?

Sagesse indigène ?

Ellul n'est pas seulement ce moraliste que j'ai cru entendre un instant en lisant ce texte. Il voit plus loin : nous avons selon lui franchi un palier, au-delà duquel c'est la finitude elle-même qu'il s'agit de vaincre. Lucidité du regard d'Ellul, qui lui a fait poser des diagnostics justes, quoique sombres. Vaincre la mort elle-même est devenu le projet même des transhumanistes. Dans leur délire, ils ne voient pas que la mort de la mort non seulement prive la vie de tout sens, mais participe d'un rêve d'hégémonie sociale de quelques-uns sur tous qui est l'annihilation de la seule égalité existant en ce bas monde : l'égalité devant la mort.

La seule question que je poserai à Ellul, et pourquoi pas à ses lecteurs, porte sur cette phrase, tout à fait compréhensible en soi : « Il faut retrouver la sagesse des indigènes de Polynésie ou des Indiens d'Amérique du Nord. » Oui cette sagesse est belle, et en un sens elle appartient (comme toute sagesse) à l'humanité entière. Après tout, la sécularisation est une exigence universelle pour celui qui veut entendre des paroles sous-tendues par une sacralité, sans partager cette dernière : chacun peut donc, même sans participer aux croyances qui la sous-tendent (croyances en des esprits, en une communion spirituelle avec tous les êtres), reconnaître le fond de bon sens qu'elle exprime. Mais la solution me paraît (du moins telle qu'elle est exprimée dans cet extrait) un peu courte. Ellul voit en nous les enfants de Caïn, nous interdisant les uns les autres le meurtre (rappelons que c'est l'essence même de la civilisation humaine selon Freud, qui indiquait aussi au début de *L'Avenir d'une illusion* que les nations et les religions ont fréquemment édicté des exceptions à cet interdit).

Enfants de Caïn et de Prométhée

Mais nous sommes aussi les enfants de Prométhée, figure qu'Ellul traite un peu trop légèrement, et qui n'est pas sans noblesse. On trouve en elle cette recherche de mesure que le théologien vise lorsqu'il dénonce l'hybris de l'humanité. Dans son beau livre intitulé *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature* (Gallimard, 2004), Pierre Hadot le rappelait d'ailleurs : « Le ressort moral de l'attitude prométhéenne

RÉFÉRENCES

► Daniel Frey (dir.),

La jeunesse d'une pensée. Paul Ricœur à l'université de Strasbourg (1948-1956), PUS, 2015.

► Daniel Frey, *L'interprétation et la lecture chez Ricœur et Gadamer*, PUF, coll. Études d'histoire et de philosophie religieuses, 2008.

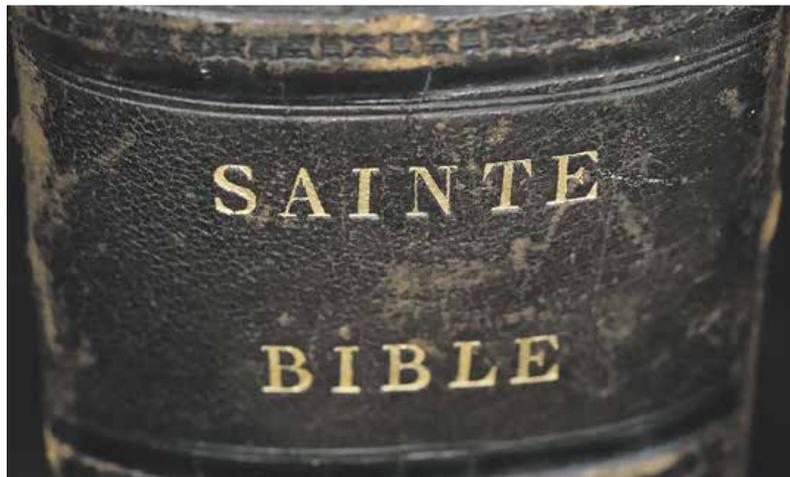
Une critique de la conception de la justice et

MARC BOSS

Titulaire de la chaire de philosophie et d'éthique de l'Institut protestant de théologie-Faculté de Paris, le théologien Marc Boss analyse et critique pour Réforme la conception du droit et de la justice de Jacques Ellul.

Dans *Le Fondement théologique du droit* (1946), Jacques Ellul met en cause la légitimité théologique de toute conception de la justice qui, pour s'affranchir de l'auto-révélation du Dieu biblique, se prétendrait fondée sur les principes neutres et universels d'un droit naturel. Ellul veut montrer que « les théoriciens du droit naturel » se méprennent sur les capacités de la raison humaine lorsqu'ils prétendent définir « une justice éternelle, aux impératifs universellement valables », une justice qui aurait « sa valeur par elle-même » et qui serait « la mesure de toute action ». Certes, ce que l'être humain « connaît par sa raison comme étant juste lui apparaît comme la justice en soi », mais là réside précisément sa méprise et sa tentation de toujours : faire de la justice « une création de l'homme destinée à se substituer à la justice divine ». S'il faut

La justice de Dieu ne se rencontre que dans l'acte du jugement, selon Ellul





était-il un moraliste ?



© FOTOGRAF ONBEREND / ANEFO / CC0 VIA WIKIMEDIA COMMONS

– qui est d'ailleurs celui du Prométhée d'Eschyle –, c'est le désir de secourir l'humanité. »

La version du mythe de Prométhée rapportée par Platon (*Protagoras*, 320c) insiste sur la faiblesse humaine : alors que les animaux se sont vu doter de moyens de protection variés (poils,

cornes, etc.), l'humain n'a reçu en partage rien de spécial, à cause de l'étourderie d'Épiméthée, frère de Prométhée ; de sorte que c'est pour parer à cette faiblesse intrinsèque que Prométhée déroba à Zeus, par ruse, le feu permettant à l'humain d'habiter la terre, de cuire ses aliments, de se forger des

Jacques Ellul est élu professeur honoraire de l'université d'Amsterdam en 1965, au même titre que Martin Luther King

outils et, de progrès en progrès, de devenir cet industriel... désormais capable d'attenter à la nature même.

Dès le départ, l'attitude de Prométhée, héros civilisateur, est ainsi placée sous le signe d'une ambivalence qu'il confère à l'activité technique. Ce monde, qu'on le veuille ou non, a été façonné par un

geste prométhéen qui, malgré le danger qu'il recèle, est également révélateur du désir humain. Nous n'avons peut-être jamais vécu dans la nature. Elle n'existe pas, puisque nous avons toujours façonné dans les milieux naturels l'espace humain de nos existences. Même une caverne n'est pas un lieu naturel.

Respecter la nature, c'est possible

Appeler à respecter la nature, c'est inventer d'autres conduites humaines, tout autant éloignées du primitivisme rêvant aux bergers d'Arcadie que de la fabrication d'une humanité 2.0. Contrairement à ce qu'affirme Ellul à la fin de son texte, c'est précisément une question morale et politique, même si (malgré des penseurs comme Ellul ou Jonas) elle n'a pas encore vu naître les conditions nous permettant, toutes et tous, de nous saisir de ces enjeux communs. Toutefois, il faut dire que ce que la connaissance de la crise écologique n'a pas pu faire – stopper les machines, cesser de nous déplacer pour un rien, pour ne prendre que ces exemples –, une pandémie est parvenue à nous y contraindre, pour toutes sortes de raisons, dont je veux d'abord retenir le souci philanthropique des plus fragiles.

Ce n'était donc pas impossible. Pour la première fois et partout dans le monde, la solution venait à la fois de décisions politiques (malgré leur complexité) et de comportements individuels (tout aussi complexes, voire ambigus), au nom de la protection de certains et du salut de tous. Geste solidaire d'autolimitation : les enfants de Prométhée ne sont peut-être pas totalement perdus. ■

du droit de Jacques Ellul

en croire Ellul, le droit naturel n'aurait d'autre fonction que de masquer cette imposture sous l'apparente neutralité d'une justice en soi, d'une norme universelle de justice à laquelle Dieu lui-même ne saurait se soustraire : « [L]'homme prétend toujours juger l'action de Dieu d'après cette norme de justice ; sentiment vulgaire qui consiste à dire que Dieu est injuste lorsqu'il nous fait souffrir, mais aussi raison philosophique qui consiste à poser le faux problème : ou bien Dieu est juste et alors il n'est pas tout-puissant – ou bien Dieu est tout-puissant et alors il n'est pas juste. Toujours cela se ramène à une notion en soi de la justice, avec la conviction que l'homme peut connaître de lui-même, naturellement, cette justice qui existe naturellement, et qui, fondement du droit naturel, est en même temps mesure et critère de l'action de l'homme et de l'action de Dieu. »

La justice éternelle n'existe pas

Ellul s'efforce de montrer qu'il n'est jamais question dans la Bible d'une « justice éternelle » qui existerait par elle-même avec un contenu propre : « Il n'y a pas de justice indépendamment de Dieu, comme s'il pouvait y avoir une règle à la volonté de Dieu, comme s'il pouvait y avoir un motif antérieur à lui. » Ellul va

jusqu'à dire que la justice n'a d'autre règle que la volonté de Dieu. « Est juste ce qui est conforme à la volonté de Dieu. Est droit ce qui est ordonné par rapport à cette justice-là. » S'agirait-il simplement de remplacer une terminologie par une autre ? Dire que la justice se définit par sa conformité à la volonté de Dieu, n'est-ce pas traduire dans un vocabulaire biblique ce que dit

Jacques Ellul va jusqu'à dire que la justice n'a d'autre règle que la volonté de Dieu

à sa manière la notion jusnaturaliste d'une justice en soi ? Non, car pour Ellul la justice biblique est une justice sans contenu stable ou déterminé ; mieux encore, la « volonté de Dieu » qui lui sert de règle est elle-même changeante et parfaitement imprédictible : « [T]out ce que l'Écriture nous révèle, à cet égard, c'est que nous ne pouvons pas connaître la volonté de Dieu hors de la Révélation, c'est-à-dire hors de l'acte de Dieu, et par conséquent hic et nunc. » Ainsi comprise, la notion de volonté de

Dieu n'offre ni cadre de référence ni principe organisateur. La « volonté de Dieu en tant que justice » ne peut être figée en système : « Elle est toujours acte », car la « justice de Dieu » ne se rencontre que « dans l'acte du jugement ». Ellul offre ici une version particulièrement radicale de la théorie dite du « volontarisme théologique ». Sa force est de résoudre – ou plutôt de dissoudre – le problème de la théodicée dans une conception volontariste de la justice divine : la justice est ce que Dieu veut, et rien d'autre. Sa faiblesse est de rendre la notion de justice inintelligible en la vidant de tout contenu identifiable.

Risque tautologique

Définir la justice par la volonté de Dieu, et la volonté de Dieu par l'acte de son jugement, c'est non seulement prendre le risque de confondre la justice divine avec un arbitraire despotique, mais c'est aussi et surtout enfermer le discours sur la justice divine dans une tautologie. Si Dieu est juste par le seul fait d'être Dieu, si sa volonté ou ses actes sont justes par le seul fait d'être siens, la proposition « Dieu est juste » se résorbe dans la proposition « Dieu est Dieu », et cette dernière ne dit plus rien, ni de la justice ni de Dieu. ■



Nos abonnés ont la parole

Les maisons de réadaptation

J'ai lu avec intérêt et plaisir l'article sur les soins de suite et de réadaptation (SSR) dans le dernier numéro. Étant infirmière en SSR gériatrique polyopathologique dans les Hautes-Pyrénées, je constate que les médias n'évoquent quasiment jamais ce maillon indispensable de la chaîne qui va de l'hospitalisation au retour à domicile ou à l'entrée en EHPAD. Pourtant, comme vous l'évoquez, les durées en « court séjour » (l'hôpital) sont de plus en plus courtes, pour des raisons comptables : un patient qui ne reçoit plus de soins lourds ne rapporte pas assez à l'hôpital ! C'est donc le travail des SSR de réadapter (on parle moins de rééducation) la personne âgée à sa nouvelle condition, qu'elle ressemble à celle qu'elle connaissait avant l'hospitalisation ou pas, et d'envisager la suite avec elle.

On a beaucoup parlé, et à juste titre, du travail des équipes soignantes à l'hôpital durant la crise sanitaire, on a évoqué le travail à domicile et dans les EHPAD, mais je n'ai pas entendu parler de celui qui est effectué dans les SSR.

Pourtant, les patients qui arrivent dans nos établissements ont souvent encore besoin de soins importants, d'être entourés, rassurés, de se poser un peu, après le tourbillon hospitalier. Et comme nos collègues des EHPAD, du domicile, et des hôpitaux, il y a eu dans nos établissements des crispations, des peurs, voire des paniques à l'arrivée du virus, dus aussi aux discours contradictoires des autorités de santé. Merci donc pour cet article, ainsi que pour tous les articles de *Réforme* et pour votre travail d'enquête !

NADINE REVIAL
courriel

Anne Soupa et l'archevêché

À propos des pages 8 et 9 du n° 3853.

C'est une excellente initiative qui conteste ainsi le fondement idéologique patriarcal de son institution ecclésiale : le monopole sacerdotal de

mâles ayant fait le vœu de célibat ! Le pape François va-t-il relever ce défi et franchir le Rubicon ? Va-t-il affronter résolument les obscurantistes

« Longtemps considéré comme un homme, Junia était une femme et une apôtre remarquable »

forces qui lui sont viscéralement hostiles, tant au cœur de son Église que parmi un nombre non négligeable de ses brebis ?

PIERRE LAVOISY
membre de l'ÉPUdF

Même si elle n'a pas de chance d'aboutir aujourd'hui, la candidature d'Anne Soupa est de ces gestes forts qui interpellent et sont sources de progrès. Lors du lancement de la nouvelle traduction de la Bible en français courant (NFC), Valérie Duval-Poujol avait souligné qu'on avait enfin rendu

à « Junia » (Romains 16,7) son vrai genre, et qu'elle - femme - était bien au dire de Paul une « apôtre remarquable ». Roselyne Dupont-

reconnus, ou estimés parmi les apôtres". On comprend trop bien pourquoi le nom a été masculinisé. Il était gênant pour l'Église qu'une femme soit reconnue comme un apôtre éminent. »

Bravo à *Réforme* pour tout ce qu'on y trouve !

DENIS BATAILLE
courriel

La vie en EHPAD

À propos du texte du théologien Marc Boss, page 16 du n° 3853

Je ne peux souscrire aux propos de Marc Boss. En quoi est-il moins risqué de laisser le personnel en EHPAD au contact des personnes hébergées ? Les problèmes de santé publique qu'il invoque sont les mêmes qu'il s'agisse des soignants ou de la famille.

Écarter les membres de la famille a des conséquences effroyables pour certains. Le père de notre amie, 93 ans, empêché d'avoir la visite de sa fille et ne pouvant aller voir

son épouse hospitalisée à un autre étage, a trouvé la force de mettre fin à ses jours en se défenestrant du deuxième étage. Son épouse, 88 ans, a refusé de s'alimenter et est morte une semaine plus tard... Les impératifs médicaux doivent pouvoir s'adapter à cette priorité absolue que reste le lien affectif ! Jusqu'au dernier souffle !

BERNARD RODENSTEIN
courriel

ERRATUM

Une erreur s'est malencontreusement glissée dans l'article sur *La Saga du rail*, paru dans notre double page culture du n° 3852. Ce n'est pas en 1927 mais bien en 1827, soit un siècle plus tôt, qu'a été mise en service la première ligne de chemin de fer.

Sources : SNCF
sncf.com/fr/groupe/patrimoine/deux-siecles-histoire

Nous publions aussi sur reformefr.com nombre de courriers, souvent longs. Des lectrices et des lecteurs y réagissent, notamment à nos débats. N'hésitez pas à venir les lire !

L'AUTORITÉ DES ÉCRITURES POUR AUJOURD'HUI : ENJEUX ET PERSPECTIVES

les vendredi 26 et samedi 27 juin 2020

au temple du Saint-Esprit | 5, rue Roquépine 75008 PARIS



Les rendez-vous
de la **Pensée**
Protestante

programme et inscriptions : les-rendez-vous.fr

DÉCÈS

Les familles Védriens et Dumas regroupant sœur, frère, enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, ont la tristesse de faire part du décès de

Madame Édouard DUMAS née Élisabeth de Védriens

le 30 mai 2020, à 97 ans.

En raison des circonstances, ses obsèques se sont déroulées dans la stricte intimité familiale, au cimetière protestant de Nîmes.

PETITES ANNONCES

Offre d'emploi

■ **Assistant(e) de paroisse**
L'Église protestante unie de Paris-Batignolles recherche un(e) assistant(e) de paroisse polyvalente en CDI à temps partiel (deux jours par semaine) à partir de septembre 2020. Missions de comptabilité, secrétariat, communication. Pour avoir plus d'informations et envoyer vos CV et lettre de motivation, adressez-vous à : templedesbatignolles@gmail.com

Recherche historique

■ **France Neubert**
Juste parmi les Nations
Née le 24 août 1916 à Genève, infirmière à la clinique Ambroise Paré (Lille). Elle a sorti le petit Michel Baran dans un sac à dos en gare de Lille-Fives à l'insu des sentinelles allemandes. Elle habitait Suresnes (Hauts-de-Seine) en 1963 et Paris en 1973. On ignore la date de son décès. Nous recherchons pour les besoins d'un documentaire de France 3

concernant ce sauvetage du 11 septembre 1942, des photographies de **France Neubert**, alors infirmière à la clinique Ambroise-Paré de Lille (Nord). Si vous avez des informations ou si vous avez connu France Neubert, merci de vous rapprocher de Grégory Célerse. gregory.celserse@gmail.com

RÉUNIONS

■ **Les RVVP**
Comme annoncé en page 14, les **Rendez-Vous de la Pensée Protestante** auront bien lieu les **26 et 27 juin prochains** au temple du Saint-Esprit, 4 rue Roquépine, à Paris. Des binômes de théologiens et théologiennes issus des six facultés de théologie protestantes françaises alimenteront les débats en présentant leurs thèses et en encourageant le dialogue face à des positions parfois diamétralement opposées aux leurs. Nouveauté de cette année 2020, les RVVP s'élargissent à la francophonie. La faculté de théologie de Genève, la Haute École de théologie protestante de Lausanne mais aussi la faculté de Bruxelles ont manifesté leur souhait de nous rejoindre. La thématique choisie pour cette seconde édition fait le pari d'aborder de front LE sujet qui fâche au sein du protestantisme : **« L'autorité des Écritures pour aujourd'hui : enjeux et perspectives. »** Quelle pertinence et quelle autorité la Bible peut-elle avoir dans le monde d'aujourd'hui ? Pourquoi faudrait-il encore lire les Écritures ? Quel est le lien avec la Parole de Dieu ? Est-ce qu'elle dit toujours vrai ? Est-ce qu'elle se trompe parfois ? Est-ce qu'interpréter c'est trahir ? **Les RVVP sont ouverts à**

toutes et tous, sur inscription en ligne préalable. Il est possible d'assister à tout ou partie de l'événement, en étant présent sur place (toutes les conditions sanitaires seront bien évidemment appliquées). Il sera également possible d'assister à certains débats en visio-conférence. Toutes les informations sont disponibles sur le site les-rendez-vous.fr.

RADIO-TV

■ **Service protestant**
Dimanche 14 juin à 8 h 30 sur France Culture
Une méditation sur le thème du découragement et de l'encouragement proposée par **Samuel Rodrigues**, pasteur de l'Union des Églises évangéliques de Réveil à Montreuil, en Seine-Saint-Denis.
Dimanche 21 juin à 8 h 30 Spécial fête de la musique
Une méditation proposée par **Jean-Christophe Robert**, pasteur de l'Église protestante unie de France à Auteuil, Paris.
■ **Présence protestante**
Dimanche 14 juin de 10 h à 10 h 30. France 2
Ma foi... n°4 (rediffusion)
D'où vient la foi ? Comment, pourquoi devient-on croyant ? Qu'est-ce que ça veut dire « être protestant » ? Est-il bien raisonnable de croire en Jésus-Christ ? **Ma foi... vous propose d'aller à la source de la foi, de rencontrer des hommes et des femmes qui ont choisi de ne pas être tout à fait raisonnables, et qui croient que Dieu peut déplacer des montagnes.** Vous doutez ? Ma foi... vous verrez ! Au programme de ce numéro : **Ma foi, pourquoi pas ?** Sonia nous livre un témoignage bouleversant sur son parcours et sa rencontre avec le Christ.

LA FÉDÉRATION DE L'ENTRAIDE PROTESTANTE RECHERCHE SON SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ADJOINT AU 1^{ER} SEPTEMBRE 2020.



Poste à fort potentiel d'évolution

La Fédération de l'Entraide Protestante (FEP) rassemble 360 associations et fondations œuvrant dans le champ sanitaire, médico-social et social. Reconnue d'utilité publique, la FEP se fixe pour objectif de lutter contre toutes les atteintes à la dignité humaine, pour une société plus juste et plus solidaire.

Le secrétaire général adjoint, en lien avec le secrétaire général :
- anime le réseau, développe et enrichit les relations avec les adhérents
- manage l'équipe des salariés et coordonne le travail des comités régionaux
- met en œuvre le plan stratégique de communication
- représente la Fédération et participe au plaidoyer
- est responsable du suivi de l'activité : budget, financement, contrôle de gestion

Homme ou femme de responsabilités, vous aimez construire des liens et avez le désir d'un engagement fort, au service d'un projet humaniste, spirituel et politique qui rejoint vos valeurs.

Adresser lettre de motivation + CV au secrétaire général de la FEP : recrutement@fep.asso.fr

Ma Foi en pleine nature
Damien Boyer explore les torrents de la Drôme en compagnie de Sébastien Richard, un canyoniste qui voit dans l'eau des montagnes une manifestation du Dieu créateur.
Ma foi insolite
Linda nous emmène aux sommets des plus grandes montagnes du monde en compagnie de missionnaires qui n'ont pas froid aux yeux...

Réforme
BIBLIOTHÈQUE PROTESTANTE D'ACTUALITÉ

01 43 20 32 67 ■ 53-55, av. du Maine, 75014 Paris
■ Internet : reforme.net
■ Courriel : courrier@reforme.net

Pour joindre vos correspondants, faites le 01 43 20 suivi du n° entre parenthèses

FONDATEUR Jean Bosc (†) PREMIER DIRECTEUR Albert Finet (†) ■ DIRECTRICE, DIRECTRICE DE LA RÉDACTION Nathalie Leenhardt (4547) ■ ÉDITEUR Laurence Auzanneau (0853) ■ DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION Massimo Prandi ■ RÉDACTION Claire Bernole (2712), Louis Fraysse (8690), Laure Salomon (1912) ■ WEB MARKETING Swanny Debuchy (8692) ■ ADMINISTRATION Patricia F. Andria (8688) ■ CONSEIL DIFFUSION Dominique Guiraud ■ GRAPHISME Gaëlle Chartier

CONSEIL D'ADMINISTRATION PRÉSIDENT ET DIRECTEUR DE LA PUBLICATION David Guiraud ■ VICE-PRÉSIDENTS Jean-Hughes Carbonnier, Isabelle Schlumberger ■ TRÉSORIER Charles-Henri Malécot ■ SECRÉTAIRE Bénédicte Boissonnas ■ ADMINISTRATEURS Samuel Amédéo, Pierre Bardon, Jean-Michel Carpentier, Gil Kressmann, Gabriel de Montmolin, Jean-Louis Pacquement, Jean-Daniel Roque, Valentine Zuber.

CONCEPTION GRAPHIQUE Rampazzo & Associés ■ IMPRIMEUR Riccobono, Paris Offset Print, 30, rue Raspail, 93120 La Courneuve. COMMISSION PARITAIRE N° 0518 C 83111 : 2019 ■ CCP 1 250-51 F PARIS. ISSN (IMPRIMERIE) 0223 5749. ISSN (EN LIGNE) 2680-1078. COPYRIGHT 2019 ■ PAPIER recyclé, FSC et PEFC ■ ORIGINE Allemagne PEFC

ABONNEMENTS
Réforme - Service abonnements
CS70001, 59361 Avesnes-sur-Helpe Cedex
aboreforme@propublic.fr
Tarifs : France 1 an 119 €, 6 mois 66 €, 3 mois 28 € ou par prélèvement automatique
Téléphonez au 03 27 56 12 11 ou reforme.net

ABONNÉ MAIS PAS ENCORE CONNECTÉ ?

Vous êtes abonnés au journal Réforme, vous pouvez activer votre compte sur www.reforme.net et accéder en illimité aux exclus web et archives (sur ordinateur, tablette et smartphone)

Pour nous contacter par courriel : web@reforme.net





Contre « l'esprit de puissance »

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

Écrivain, essayiste et journaliste de renom, Jean-Claude Guillebaud est un fin connaisseur et un ancien ami fidèle du théologien bordelais. Sa passion pour la pensée de ce dernier est intacte.

La lecture de ce bref extrait de *l'Éthique de la sainteté* m'a captivé. On y trouve clairement définis les concepts de « limite », de « décision » et, ipso facto, de « liberté », qui irriguent l'œuvre entière de Jacques Ellul. Avec cette phrase magnifique : « Cette possibilité donnée à l'homme de se fixer lui-même des limites » (par exemple, tu ne tueras point) est « un aspect qui subsiste de l'image de Dieu ». Ce dernier ne renonce-t-il pas à sa toute-puissance pour offrir à l'humain sa liberté ? On connaît le beau constat du poète Friedrich Hölderlin, Dieu a créé l'Homme comme la mer a fait les continents, en se retirant. Aux yeux d'Ellul, « nous avons à poser maintenant comme limite volontaire ce qui était de l'ordre de la finitude ». Notre folie moderne est justement de prétendre refuser toute finitude, de vaincre toutes les maladies, de triompher de l'espace pour nous orienter témérairement vers l'illimité. Mais cette orientation obéit à l'esprit de puissance, et c'est justement avec lui qu'il faut rompre. En vérité, Ellul fut d'abord mon maître à Bordeaux, et je l'ai beaucoup admiré. J'ai eu la chance de participer à certaines réunions qu'il organisait à Pessac. Puis je suis devenu son éditeur et ami. Je sais maintenant qu'il m'a aidé à me trouver moi-même. C'est notamment lui qui, le premier, m'a ramené à la foi que j'avais perdue. Vingt-six ans après sa mort, je comprends mieux ce que je lui dois. À ses proches, Jacques Ellul montrait parfois une feuille griffonnée par lui juste après la guerre. Elle portait le plan précis d'une œuvre en quarantecinq titres qu'il voulait rédiger !

De la rigueur, encore et toujours

Un minutieux programme de travail, en somme, auquel ce théologien protestant, professeur de droit à Bordeaux, s'attela chaque matin à l'aube, pendant près d'un demi-siècle. Il mena l'affaire à son terme et fit même davantage. À la méditation annoncée sur l'Éclésiaste qui devait logiquement clore cette œuvre immense et lucidement élaborée (*La Raison d'être*, 1987), il ajouta de nombreux titres. Peu médiatisée en France mais très lue à l'étranger, notamment aux États-Unis – où plusieurs bulletins d'études elluliennes furent diffusés dans les universités, par exemple en Virginie ou à Berkeley –, l'œuvre de Jacques Ellul n'en exerça pas moins, souterrainement, une forte influence chez nous.

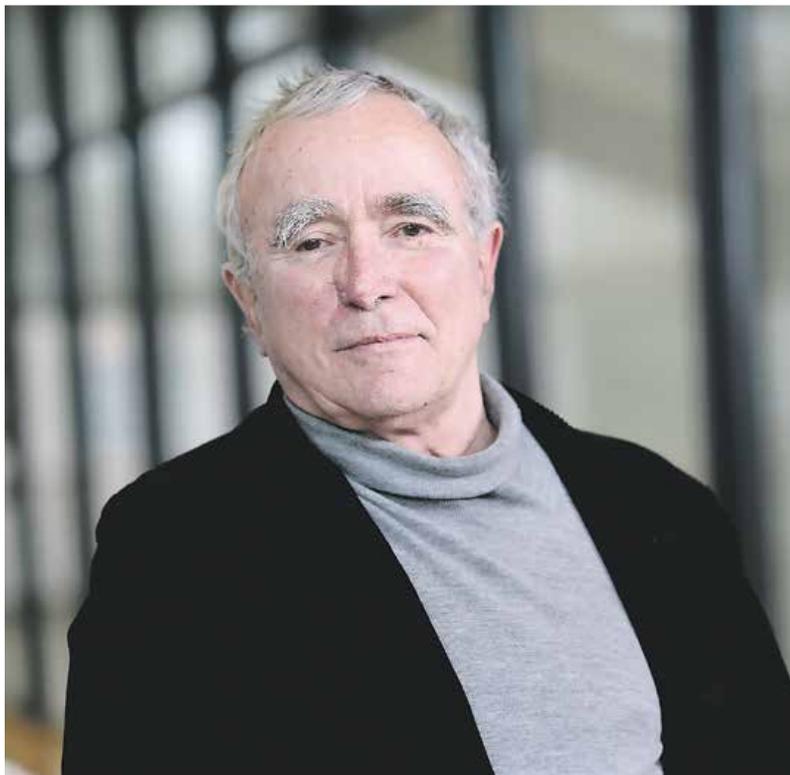
Avec le recul, on se rend bien compte qu'elle aura été durable et l'est encore pour longtemps. Cela tient, certes, à son objet principal : une réflexion sur la technique, où Ellul crut voir, dès la fin des années 1940, « l'enjeu du siècle ». Mais elle se fonde aussi sur l'originalité d'une démarche en partie double : à la fois analyse politico-sociologique de la modernité et méditation théologique, cette dernière ayant été prolongée sur le terrain par de lumineuses conférences de paroisse. Continuellement, livre après livre, Ellul s'attachait ainsi à graver les deux versants autonomes d'une œuvre, versant laïc et versant religieux, qu'il n'entendait faire converger explicitement vers l'unité – vers la « récapitulation », disait-il – qu'avec ce beau texte critique sur le Qohelet (« Vanité des vanités et poursuite du vent... ») et cet ultime commentaire de l'épître de saint Paul aux Romains consacrée aux Juifs : *Ce Dieu injuste, théologie chrétienne pour le peuple d'Israël* (1991).

Rupture avec le marxisme

Politiquement, Jacques Ellul avait rompu avec le marxisme dès la fin des années 1930. Durant l'Occupation, il avait été persécuté – et même révoqué de l'université – par le régime de Vichy. Un ami de toujours, Bernard Charbonneau, auteur du *Jardin de Babylone* (1969), contribua à l'orienter vers ce qui lui sembla vite plus déterminant pour une approche critique de la modernité occidentale que la lutte des classes ou l'inconscient freudien. Prenant à rebrousse-poil les pensées dominantes, celles des « maîtres du

« Il ne fut pas abusif de voir en Jacques Ellul l'un des précurseurs français de l'écologie politique »

souçon », Ellul annonça donc dans *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), que la force principale travaillant et menaçant nos sociétés industrialisées, c'était la technique elle-même. Lu en 1962, au moment de mon inscription à Sciences Po, ce livre m'enthousiasma. Il montrait, contre la crédulité moderniste de l'époque, que la technique n'était point un instrument docile, un simple moyen, mais un principe d'organisation charriant avec lui, à l'Ouest comme à l'Est, des bouleversements décisifs et des tyrannies nouvelles. En cela, il ne fut pas abusif de voir en Jacques Ellul l'un des précurseurs français de l'écologie politique. Il s'engagea d'ailleurs résolument dans la défense de la côte aquitaine menacée de « bétonnage ». Mais dans les années 1950 et 1960, largement dominées par le marxisme, le sartrisme puis le structuralisme, cette



Jean-Claude Guillebaud en 2015

œuvre politique constitua surtout un recours providentiel, un « contrepoison » pour parler comme Étienne. Connaissant les œuvres théoriques du marxisme mieux que les marxistes eux-mêmes, Ellul proposa très tôt dans des livres comme *Métamorphose du bourgeois* (1967) ou *La Révolution introuvable* (1969) des analyses critiques préfigurant, avec plusieurs années d'avance, celles des intellectuels repentis.

La trahison des intellectuels

De la même façon, un bref ouvrage comme *La Trahison de l'Occident* (1974) annonça prophétiquement les remises en question du dolorisme tiers-mondiste et réhabilitait les droits de l'homme, contre la « haine de soi occidentale » – sans attendre les « nouveaux philosophes ». On fit parfois payer à Ellul – par le silence médiatique – d'avoir eu raison un peu trop tôt et donc de ne point trouver matière à contrition publique lorsque celle-ci fut mise à la mode par les militants repentis. Il est vrai que, précurseur impénitent, Ellul s'était même intéressé, bien avant Mai 68, aux situationnistes retranchés, à l'époque, à l'université de Strasbourg, (le premier bulletin de L'Internationale Situationniste date de 1959). On sait peu qu'il effectua de son plein gré le voyage de Strasbourg, à plusieurs reprises. Et c'est très explicitement sur la question chrétienne que fut consommée la rupture avec ces « jeunes athées » intrai-

tables pour lesquels il garda longtemps une certaine sympathie.

La question chrétienne

Ouvert à tous les dialogues (avec le mouvement hippie, par exemple), Ellul considérait sa foi religieuse comme non négociable. Son christianisme, insoumis, exigeant, pour ne pas dire révolutionnaire, posa problème aux institutions chrétiennes en général et même au Conseil de l'Église réformée de France où Ellul joua le rôle du trublion. Il ne fut pas toujours soutenu comme il aurait pu l'espérer. Mieux que ses titres les plus connus – *Nouveaux Possédés* ou *L'Espérance oubliée* –, c'est sans aucun doute dans *La Subversion du christianisme* (1984) que s'exprime le mieux cette foi incandescente et magnifiquement dérangeante. Mais l'œuvre seule ne saurait rendre compte du cas Ellul. La personnalité de l'homme retranché dans sa maison de Pessac, sa solitude intranquillante – parfois meurtrie –, son infatigable engagement temporel, la rigueur têtue avec laquelle il refusa compromis vaseux et récupération mondaine, marquèrent profondément ceux qui furent ses lecteurs, ses élèves, ses éditeurs et bientôt ses amis. Les hommes vraiment libres ne courent pas les rues. Jacques Ellul nous manque, mais son œuvre est plus vivante que jamais. Il ne se passe pas une année sans que des auteurs et des livres nouveaux lui fassent écho. ■

RÉFÉRENCES

► Jean-Claude Guillebaud, *Sauver la beauté du monde*, 2019, et *La Foi qui reste*, 2017, Éditions de l'Iconoclaste.